

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



UNE PROMENADE DANS NOS DOMAINES

Nous reprenons aujourd'hui, pour l'achever bientôt, le cours de notre promenade à travers les richesses de tout genre de la Province de Québec.

Nous avons parcouru les champs, exploré les forêts, sondé les lacs, les fleuves et les rivières, dénombré leurs différents produits, indiqué les lieux de production; il nous reste à compléter notre œuvre, à descendre au fond des mines, à visiter les manufactures et les nombreuses fabriques que nous possédons, à signaler les diverses industries exploitées, mentionner la valeur des produits qu'elles livrent au commerce, le chiffre du capital utilisé, le nombre d'ouvriers employés, le taux ordinaire des gages, etc., montrant ainsi, en quelques tableaux clairs et précis, avec notre outillage industriel, le mouvement et l'importance de cette branche vitale de la richesse nationale.

Si nous descendons dans nos mines et que nous évaluons le rendement annuel de chacune d'elles dans la Province de Québec, nous arrivons au résultat ci-dessous :

Onces d'or.....	3,411
" d'argent.....
Tonneaux de minerai de Cuivre...	11,326
" " de Fer.....	92,001
" " Pyrites.....	2,300
" " Manganèse.....
Autres minerais.....	
Tonneaux de charbon.....
" Tourbe.....	14,597
" Plombagine.....	270
Livres de Mica.....	4,000
Gallons de Pétrole.....
Marbre.....
Gypse.....
Pieds cubes de Pierre de taille.....	1,674,382
Carrés d'Ardoises.....	4,593

Les localités dont nous extrayons le minerai de fer sont :

	tonneaux
Ottawa, ouest.....	15,000
St. Maurice, sud.....	11,007
Trois-Rivières.....	10,957
Champlain, sud.....	18,000
Champlain, nord.....	6,142
Yamaska.....	27,342
Charlevoix.....	2,053
Labrador.....	1,500

OR

	onces
Compton.....	301
Beauce, Est.....	3,110

CUIVRE

	tonneaux.
Brome.....	4,900
Sheffield.....	300
Arthabaska.....	40
Sherbrooke.....	4,836
Mégantic.....	1,250

PYRITES

	tonneaux.
Sherbrooke.....	23,002

TOURBE

	tonneaux.
Laprairie.....	1,031
Chambly.....	8,021
Verchères.....	6
Bagot.....	19
Rouville.....	20
Champlain, Nord.....	5,000
Québec, Ouest.....	500

PLOMBAGINE

	tonneaux.
Ottawa, Est.....	270

MICA

	tonneaux.
Argenteuil.....	4,000

PIERRE DE TAILLE

	pieds cubes.		pieds cubes.
Ottawa Ouest.....	39,258	Richmond.....	6,498
Laval.....	12,100	Wolfe.....	2,208
Terrebonne.....	23,780	Stanstead.....	38,000
Joliette.....	22,680	Compton.....	1,775
Berthier.....	50	Portneuf.....	44,479
Hochelaga.....	210,028	Montmorency.....	109,352
Jacques Cartier.....	36,500	Charlevoix.....	6,000
St. Jean.....	7,256	Lévis.....	358,600
St. Hyacinthe.....	8,000	Montmagny.....	7,690
Bagot.....	15,000	Témiscouata.....	575,896
Missisquoi.....	75	Rimouski Ouest.....	78,119
Sheffield.....	300	Rimouski Est.....	52,438
St. Maurice sud.....	100	Bonaventure.....	17,100
Champlain sud.....	1,080		

ARDOISES

Le carré d'ardoise signifie la quantité d'ardoise capable de couvrir 100 pieds de toiture; la masse varie selon les dimensions adoptées pour les pièces.

	Carrés.
Sheffield.....	25
Richmond.....	4,568

Pour ce qui concerne les diverses branches d'industries exploitées dans la province de Québec, nous allons donner, avec le nombre d'ouvriers qu'elles occupent, le capital que chacune emploie, ainsi que la valeur totale des articles produits, les noms des localités où la fabrication atteint un niveau appréciable, soit relativement au produit, soit par rapport à la proportion :

	Capital engagé	Nombre de bras employés	Valeur totale des produits
Boulangeries de toutes sortes.....	492,864	1,160	3,283,623
Instruments aratoires.....	278,660	378	382,532
Forges.....	638,202	3,311	1,529,058

Les sièges principaux de la fabrication des instruments aratoires dans le Bas-Canada sont : Richelieu, qui donne en outils \$68,000; Hochelaga, \$60,000; Montréal-Ouest, \$28,900; Stanstead, \$50,725; Huntingdon, \$25,000; Trois-Rivières, \$17,000; Terrebonne, \$40,400; puis Lotbinière, Témiscouata, Missisquoi, qui donnent chacune entre sept et quinze mille piastres.

Pour les boulangeries, ce sont Montréal-Centre, \$547,416; Montréal-Est, \$441,840; Montréal-Ouest, \$107,528; Québec-Est, \$513,110; Québec-Centre, \$137,500; Lévis, \$59,548; Champlain sud, \$60,000; Richelieu, \$78,184; St. Hyacinthe, \$50,368. Toutes les autres localités ne dépassent

pas un chiffre modeste, et Portneuf est celle qui donne le moins \$1,027.

Les forges fonctionnent surtout à Québec-Ouest, \$99,053; à Montréal, \$87,825; puis viennent Terrebonne, Ottawa, Beauharnois, Chateauguay, St. Hyacinthe, Ierville, Témiscouata, etc. En somme, les travaux de la forge sont des plus répandus, et chaque endroit atteint en produits fabriqués une valeur fort raisonnable.

	Capital engagé	Nombre de bras employés	Valeur totale des produits
Cordonnerie.....	1,839,417	9,865	9,074,187
Briqueterie et tuilerie.....	173,852	701	233,233
Meublerie.....	564,108	1,108	859,491

La cordonnerie a ses centres d'activité principalement à Montréal, dont les quartiers donnent en produits : Centre, \$4,216,718; Est, \$822,546; Ouest, \$634,151; Québec-Est, \$1,125,847; Centre, \$777,300; Ouest, \$234,200; Trois-Rivières, \$114,400; Richelieu, \$67,380; St. Jean, \$30,004; Verchères, \$24,206; Rouville, \$25,025; St. Hyacinthe, \$94,806; Lévis, \$32,595; Témiscouata, \$21,791; Stanstead, \$65,300; Sheffield, \$40,235; L'Assomption, \$52,535; Joliette, \$30,847; Ottawa-Ouest, \$23,660; Pontiac sud, \$24,575; Hochelaga, \$39,800. Bagot, Nicolet, Yamaska, Chicoutimi, Rimouski, etc., suivent immédiatement après les villes plus haut mentionnées, pour finir par Gaspé centre et sud, où le produit annuel, occupant 3 ouvriers, rapporte \$1,040.

Les tuileries et les briqueteries, au nombre de cent et quelques, constituent l'industrie de beaucoup de petites localités; mais en dehors de Montréal-Est, \$93,550; d'Hochelaga, \$85,000; Québec-Centre, \$25,000; Lotbinière, \$17,753; Stanstead, \$24,000; St. Hyacinthe, \$13,300, tout le reste du pays ne produit que fort peu en ce genre.

C'est à Montréal et à Québec que la meublerie à ses ateliers. Montréal-Centre donne \$85,500; Est, \$14,050; Ouest, \$249,595; Beauharnois, \$22,150; Québec, \$276,000; Sherbrooke, \$53,000.

	Capital engagé	Nombre de bras employés	Valeur totale des produits
Moulins à carder et à faucher.....	326,606	546	1,206,915
Charpenterie et menuiserie.....	371,566	2,349	2,032,285
Carrosserie.....	522,015	2,118	1,257,736

L'industrie ci-dessus a son foyer dans les petites villes; car, ni Montréal ni Québec ne possède un seul moulin. Les places favorisées sont, en première ligne, la Beauce, \$91,882; Bellechasse, \$52,054; Terrebonne, \$75,935; Portneuf, \$50,975; Vaudreuil, \$41,800; l'Assomption, \$27,020; Maskinongé, \$53,135; Bagot, \$43,983; St. Hyacinthe, \$36,293; Témiscouata, \$31,171; Rimouski ouest, \$25,080; Lotbinière,

\$31,300; Charlevoix, \$27,645; Mégantic, \$43,549....

La charpenterie et la menuiserie brillent à Montréal-Est, \$559,350; Ouest, \$289,804; Centre, \$117,350; Hochelaga, \$170,885; Québec-Est, \$146,094; Centre, \$54,650; Trois-Rivières, \$40,400; St. Jean, \$40,940; Chambly, \$35,698; Verchères, \$41,486.

Les fabriques de carrosserie se trouvent à Montréal, qui, pour deux de ses quartiers, Est et Ouest, donne \$293,935; Hochelaga, \$51,640; Soulanges, \$22,190; Québec-Est, \$98,750; Verchères, \$30,592; Richelieu, \$31,064; St. Hyacinthe, \$31,635; St. Jean, \$35,995; Napierville, \$28,007; Laprairie, \$29,050; Ierville, Rouville, Sherbrooke, qui produisent pour \$20,000, et les autres endroits où la fabrication reste tout à fait au-dessous de \$10,000 et de \$5,000.

Nous continuerons de temps à autre cette nomenclature industrielle, de manière à donner, en quelques numéros, l'essence des volumes du recensement, et particulièrement les ressources de la province de Québec.

A. ACHINTRE.

PERSONNEL

Une dépêche de Londres mande que Lord Dufferin a dîné avec la reine Victoria, samedi, le 29 de mai.

Sir John A. MacDonald a reparu en cour comme avocat, le 29 du mois dernier, à Toronto, pour la première fois depuis 21 ans.

La brigade du Grand-Tronc ayant été licenciée, le lieutenant-colonel Hickson, son commandant, a donné sa démission.

L'empereur Guillaume a conféré l'ordre du mérite à l'historien G. Baucroft et à Longfellow, le poète américain.

Vingt mille pèlerins se sont rendus au sacristaire de Paray-Le-Monial. L'archevêque de Paris, l'évêque d'Orléans et autres prélats distingués étaient présents.

M. Cyrias Pelletier a donné sa démission de greffier de la Couronne en Chancellerie. Il a été remplacé par M. L. H. Huot, ex-rédacteur du Canadien.

Les frères Osséa et Aphraates, des Frères des Ecoles chrétiennes, sont les délégués qui représenteront la communauté du Canada à l'élection du Supérieur Général, qui aura lieu à Paris le 29 juin courant.

Les messieurs dont les noms suivent ont été nommés directeurs de la banque Stadacona : A. Joseph, Hon. P. Garneau, G. Ledroit, Joseph Shehyn, Adolphe Caron, William Drum, Joseph Ross, G. R. Renfrew et T. H. Grand, A. Joseph a été élu président, et l'hon. P. Garneau, vice-président.

Les admirateurs de M. Mazurette, l'artiste et le professeur de musique canadien qui fait les beaux jours de Détroit, lui ont dernièrement présenté une médaille d'or en témoignage d'estime et de reconnaissance.

Le révérend M. Joseph-Fortunat Aubry, récemment décédé au Petit Séminaire de Ste. Thérèse, était né à St. Roch de Montréal, le 28 mai 1796. Il était fils de Clément Aubry et de Joséphine Cousineau. Il fut ordonné prêtre le 13 février 1820. Il fut directeur du Grand Séminaire de Québec, professeur de théologie et d'écriture sainte jusque vers 1850. En 1857, il alla enseigner la théologie au Séminaire de Ste. Thérèse.

Les nouveaux officiers de la rubanerie à Chambly sont : MM. Alexis Dubord, de Montréal, président ; John Yule, de Chambly, et Jules Valois, de Montréal, vice-présidents ; D. S. Martel, de Chambly, secrétaire-trésorier ; M. D. Bessette, du village Richelieu, secrétaire-correspondant ; Jacques F. Sincennes et J. B. Rolland, de Montréal ; J. Voligny, de Chambly, et S. Archambault, du village Richelieu.

La nouvelle compagnie prospère à la satisfaction des directeurs.

VIEILLES GAZETTES

(Suite)

XXXVIII

C'est donc ce parti qui, au mois de janvier 1807, entreprit de publier le *Courrier de Québec*, avec Jacques Labrie pour rédacteur, le même qui, plus tard, s'occupait de recueillir des matériaux pour l'histoire du Canada.

Le *Canadien* s'en alarma peut-être, car on voit que vers la fin de mai suivant, il lui arrive « enfin une fonte de caractères neufs. » Et il ajoute : « Nous pourrions à l'avenir recevoir des avertissements que nous imprimerons sur une feuille séparée. »

La *Gazette de Québec* ne refusait pas les annonces en langue française. Elle en avait le monopole, puisque le *Canadien* s'attachait de préférence à débattre des affaires d'intérêt public. Le *Mercury*, sustenté par le commerce anglais, menait de front la réclame et la polémique, mais on ne voyait chez lui que de rares productions françaises. Le *Courrier de Québec* menaçait de s'emparer de la clientèle canadienne ; il fallait se mettre en défense sur ce point encore.

La loi de la concurrence est inexorable. Vous imprimez un journal purement politique et votre voisin aussi. Mais votre voisin introduit des annonces dans sa feuille. Alors, sous peine de mort, vous devez avoir vos annonces. Il faut suivre l'adversaire sur le terrain où il se place. Vous produisez de la sorte le journal moderne : « politique, commercial et d'annonces. » Récemment on a adopté la formule : « politique, littéraire, commercial et d'annonces, » mais le mot « littéraire » n'est là que pour représenter le feuilleton emprunté aux romanciers d'Europe. Rien d'étonnant après cela que les écrivains aient cherché à créer des *Revue*s et à s'y réfugier en dehors du brouhaha de la réclame et du monde des affaires.

Voyons comment débuta l'annonce parmi nous :

A propos de chapeaux de paille confectionnés par un nommé Bélanger, de Québec, le *Canadien* du 16 mai 1807 dit : « Cela montre avec quelle facilité les manufactures pourraient s'établir dans le pays et combien on y pourrait faire de choses qui occuperaient les personnes, surtout les femmes pendant l'hiver, et feraient gagner la vie à de pauvres gens. »

On voit par là que l'industriel « annonceur » entrait directement sous le patronage de la rédaction. Pourtant, il s'écoula trois mois avant de voir paraître les premières annonces, et alors la concurrence n'était plus à craindre, car le *Courrier de Québec* était mort.

Les pionniers de l'annonce dans le *Canadien* furent Jacques Leblond, épiciers, de la basse-ville, et Joseph Mathons, qui possédait un « secret » pour blanchir les cha-

peaux de paille. Peut-être cette nouveauté servit-elle à faire voir aux propriétaires du journal que leur atelier n'était point au complet, puisqu'ils s'empressèrent d'avertir le public qu'ils vont y remédier sans retard.

J'ai remarqué la correction et la rectitude qui règnent dans le travail typographique du *Canadien* de 1806 à 1810 et dans celui de 1820 à 1823. Sous ce rapport, nous avons retrogradé de beaucoup. Le plaisir de faire des coquilles semble dominer chez les imprimeurs de nos jours. Plaignons ceux que le typographe assasine.

J'ai connu le malheur, et j'y sais compatir !

XXXIX

Le 2 juin 1807, le *Courrier de Québec* descendit aux limbes, après six mois d'existence. Le *Canadien* s'était consciencieusement exercé à lui ménager ce sort, ce qui ne l'empêcha pas d'être digne et respectueux devant ses cendres. Cette sorte de décorum s'emploie encore avec un certain succès.

Le *Courrier* avait bien, disait son adversaire, le défaut de s'exprimer en mauvais français, mais enfin il était bon diable, et pas si noir qu'on le représentait : « Tout le monde avoue que les éditeurs du *Courrier*, à leur grande louange, n'ont rien négligé pour rendre leur papier intéressant. On voit une histoire abrégée du Canada, qui, avec toutes ses imperfections, n'a pas manqué que de donner beaucoup de peine à la personne qui l'a rédigée. Un tel travail mérite d'autant plus notre éloge qu'il était entrepris dans la vue de nous instruire et de nous amuser. . . Sa politique n'a peut-être pas été aussi invariable qu'elle aurait dû l'être. Nous sommes néanmoins très satisfaits de pouvoir dire que les paradoxes du *Mercury*, qu'il a de temps en temps relevés, méritent certainement quelques égard (1). . . L'éditeur du *Mercury* a manifesté une joie indécente à l'occasion de la chute du *Courrier*. . . D'après ce qui a paru surtout en dernier lieu (dans le *Courrier*), on peut aisément en inférer que ses principes étaient les mêmes que ceux du *Canadien*. Quant à la cause de sa chute, elle est due à une circonstance qui n'est que trop familière aux Canadiens : le manque d'encouragement ! »

Le parti du juge De Bonne se rapprochait, comme on le voit, du véritable parti canadien, et celui-ci ne cherchait plus à lui faire la vie trop dure. Malheureusement, dès l'automne, Sir James Craig débarqua en Canada, et les *Chouayens* retournèrent à leurs anciennes amours.

XL.

Après la mort du *Courrier de Québec*, plusieurs écrits destinés à ce journal sont envoyés au *Canadien* qui les publie, en les accompagnant de vertes critiques lorsque les auteurs s'écartent du programme du *Canadien*. Il y mêle aussi parfois une pointe de sarcasme — celle-ci par exemple : « Un penseur » reprocha au *Mercury* d'avoir publié que le *Canadien* est un conteur d'histoires du temps du déluge. Là-dessus, le *Canadien* met en note au pas de la page : « L'auteur, qui ne paraît pas aimer les déluges, devrait bien éviter ceux de mots ; le *Canadien* n'en a jamais été tant inondé qu'aujourd'hui. »

L'un des ex-rédacteurs du *Courrier de Québec* se plaint du peu d'encouragement que les Canadiens accordent à leurs journaux : « On aimait, dit-on, le *Courrier*. Mais si on l'aimait, pourquoi ne pas prendre les moyens de le conserver ? Pourquoi ne pas y souscrire plutôt que de courir de maison en maison pour trouver et lire le numéro du jour ? »

(1) Ce qui mérite des égard, ce ne sont pas les paradoxes, mais bien le fait de les avoir relevés, il me semble.

Il ajoute que la plus forte liste du *Courrier* s'est élevée à trois cents souscripteurs.

« Tant que l'on verra les Canadiens préférer un tour de calèche au plaisir de lire une bonne feuille périodique, on pourra tous jours affirmer qu'ils sont incapables de remplir la part qui leur est assignée par la constitution. »

La citation qui précède me remet en mémoire l'épigramme de Joseph Quesnel, écrite en 1803, alors que la *Gazette de Québec* et le *Herald* de Québec (fondé en 1789) se partageaient les faveurs publiques, et qu'ils voyaient encore sur leurs antiques listes errer de loin en loin le nom d'un abonné :

Pourquoi tous ces livres divers,
Ecrits en prose, écrits en vers,
Et qui remplissent vos tablettes,
Disait au libraire Ménard
Un certain noble campagnard.
Qui pourra lire ces sornettes !

— Des sornettes ! vous vous trompez ;
Ce sont de nos meilleurs poètes
Tous les ouvrages renommés ;
Vous devriez en faire emplette.

— Emplette ! à quoi bon ? Vous saurez
Que m'étant joint à deux curés,
Nous souscrivons pour la *Gazette* (de Québec).

XLI

La mention d'un abrégé d'histoire du Canada qui aurait paru dans le *Courrier* n'est pas sans intérêt à une époque où, entièrement occupés des besoins et des combats du moment, les Canadiens n'avaient pu se mettre à l'étude du passé et produire une œuvre de ce genre, de quelque valeur qu'elle put être. Je n'ai pas vu le *Courrier de Québec* ; mais comme M. J. F. Perreault suivait d'ordinaire en politique M. De Bonne, il me semble que, connaissant ses goûts pour l'histoire de son pays, on peut lui attribuer cette première tentative de révéler le passé de notre race dans un journal où il devait avoir ses franchises coudées. M. Perreault a réuni en volume ses travaux sur l'histoire du Canada, et pour avoir été dépassé par ceux qui l'ont suivi, comme cela arrive presque toujours, il n'en a pas moins un grand mérite. Cet honnête homme a pourtant eu le malheur de ne pas faire corps avec le parti canadien. Peut-être désespérait-il du salut de notre race. Ce sentiment, sans l'exonérer, lui vaudra l'indulgence des Canadiens-Français ; car il était attaché à notre tradition française, son travail d'histoire le prouve. Ah ! si tous les *Chouayens* eussent été comme lui !

BENJAMIN SULTE.

(A continuer.)

ECHOS DE PARTOUT

En 1874, 201,804 voyageurs ont traversé le bras de mer entre Calais et Douvres et vice versa. Ce chiffre donne pour ce seul trajet une augmentation de 18,253 passagers.

Le nombre des bibliothèques populaires s'élevait en France, au 1er avril 1874, à 773, possédant 838,032 volumes, ce qui donne pour chaque département, l'Algérie comprise, une moyenne de 87.65 bibliothèques et 9,416 volumes. C'est peu encore. Le département de l'Aisne est celui de nos départements qui possède le plus grand nombre de ces bibliothèques ; il en a 99. Viennent ensuite l'Yonne, avec 41 ; les Deux-Sèvres, avec 40 ; la Seine, avec 30. Parmi ces bibliothèques, 265 sont dues aux municipalités, 508 à l'initiative particulière.

Un état soumis au parlement impérial des sommes déboursées par le gouvernement britannique pour le maintien des colonies contient les chiffres suivants. Durant l'année fiscale de 1869-70, les différentes colonies britanniques ont coûté à l'Angleterre la somme de £2,745,980 ; en 1870-71, £2,228,304 ; en 1871-72, £1,911,007, et en 1872-73, £1,817,471. En 1869-70, le Canada a coûté à l'Angleterre la somme de £434,223 ; en 1872-73, cette même colonie n'a coûté que £3,552. En 1869-70, le Nouveau-Brunswick a coûté £8,192, et en 1872-73, seulement £8. L'île du Prince-Edouard, l'Australie Sud et Queensland n'ont rien coûté au gouvernement impérial depuis 1872-73. Les revenus de l'île Ceyland ont dépassé les dépenses, en 1872-73, de £17,865.

Les colonies qui ont coûté le plus cher en 1872-73 sont l'île de Malte, £378,420 ; Gibraltar, £306,433 ; et les îles Bermudes, £193,015.

Un journal de Paris publiait l'autre jour une note sur les sympathies que la France rencontre en Bohême et sur le développement que prend à Prague l'étude de la langue française.

Quelqu'un qui a beaucoup voyagé en Bohême, écrit que cette étude gagne aussi beaucoup de terrain dans les provinces.

La ville de Kollin, par exemple, possède un club français où les notables du pays se réunissent chaque semaine pour lire et parler le français. Ce club a été fondé en 1873.

Peu de temps après, les villes de Pardubitz, Kralow (Kříniggratz), etc., ont fondé des associations analogues.

L'étude du français est également poursuivie avec ardeur chez les associations d'étudiants slaves des universités de Prague, Vienne et Gratz.

Un comité de patriotes français, assisté de plusieurs libraires de Paris, a, en 1873 et 1874, envoyé plus de deux mille volumes français à ces associations.

Les sapeurs-pompiers de Constantinople, dont nous avons dit quelques mots tout récemment, peuvent dès maintenant rendre de véritables services, grâce aux efforts et au zèle soutenu du comte de Széchény, magnat hongrois, leur organisateur et leur instructeur. Cette institution des pays civilisés était d'autant plus nécessaire à Constantinople que les incendies y sont des plus fréquents et que chaque habitant vit avec la crainte journalière de voir sa demeure et tous ses biens, quelquefois même sa famille et jusqu'à lui-même, devenir la proie des flammes.

M. Széchény a été présenté au Sultan par l'ambassadeur d'Autriche et de Hongrie comme le fondateur du corps de sapeurs-pompiers dans un grand nombre de villes de l'empire austro-hongrois, notamment dans les grandes cités de Bude et de Pesth. Ses travaux antérieurs le désignaient donc comme l'homme pouvant mener à bien la difficile entreprise de rassembler, discipliner et instruire, pour en former un excellent corps de troupes, les bandes de brailleurs décorés du nom de pompiers qui, jusque dans ces dernières années, accouraient sur le théâtre d'un incendie, non pour l'éteindre ou pour en circonscrire les progrès, mais afin de piller tout à leur aise.

La plus colossale des unions coopératives existe en Amérique sous le nom d'*Ordre des grangers*. Elle a pour but de réunir entre eux les fermiers et les ouvriers agricoles producteurs de grain. C'est à la fin de décembre 1867 que fut fondée la première *Grange*, et aujourd'hui le nombre s'élève à 20,500 groupes et 1,311,226 membres de l'association. L'accroissement du nombre des granges comme celui des affiliés est rapide et s'étend sur seize Etats. Un exemple fera toucher du doigt les progrès des grangers. Au commencement de l'année 1874, on comptait en Pensylvanie six granges ou loges, actuellement il y en a plus de huit cents. Le mouvement ne se fait pas seulement sentir aux Etats-Unis, mais il gagne et se propage au Canada. Ces progrès de l'association tiennent à ce fait que les grangers luttent contre les compagnies de chemins de fer, établissent des ateliers et des magasins coopératifs pour la fabrication et la vente des instruments aratoires, forment des banques, équipent même, comme en Californie, des flottes pour le transport de leurs grains, réalisant un supplément de bénéfice de 50 pour 100. L'association des grangers est, en définitive, une nation dans la nation ; elle a son système politique, sa religion et ses secrets possédés par quelques initiés qui se reconnaissent à un mot de passe.

TABLETTES LOCALES

On assure qu'à la prochaine session fédérale, M. Bethune, député de la province d'Ontario, présentera un bill demandant le vote obligatoire.

Il sera nommé prochainement une commission chargée d'étudier l'entreprise du canal de la Baie-Verte et de faire un rapport sur la praticabilité de l'entreprise. Cette commission sera composée de quatre membres représentant chacune des quatre grandes provinces.

Le 22 mai dernier, on écrivait de Terre-Neuve à la *Gazette de Montréal* : Le steamer *Roma* est arrivé à St. Jean, le 17 du courant. Il appartient à une nouvelle ligne de vapeurs établie par MM. Mitchell et Cie. Cette ligne doit faire le service entre Montréal et St. Jean, pendant l'été. Le commerce augmente toujours entre ces deux ports, et sans aucun doute, la nouvelle compagnie trouvera de quoi employer ses vapeurs. Le *Roma* arrêté à Sydney à chaque voyage.

La Gazette Officielle nous informe que la banque de St. Jean, d'Hochelega, d'Ontario et d'Hamilton ont chacune déclaré un dividende de quatre pour cent, pour le semestre courant. Un avis a été donné par la banque de St. Hyacinthe pour l'augmentation de son capital social.

M. S. T. Willett, président, et M. A. Hibbard, directeur-gérant du chemin de fer de Montréal, Portland et Boston, ont visité St. Jean d'Iberville. Ils ont eu une entrevue avec les membres du conseil-de-ville et autres citoyens, relativement à l'embranchement d'une ligne qui partirait de St. Jean et irait aboutir à Chambly. M. Willett a déclaré que si St. Jean souscrivait immédiatement \$25,000 au capital de la compagnie, les directeurs se chargeraient de construire le chemin et s'engageraient à le terminer et à le livrer à la circulation avant l'hiver prochain.

Rien n'est encore décidé au sujet de ce chemin de fer.

Son Excellence le Lieut-Gouverneur vient d'accorder une charte d'incorporation, les formant en "Compagnie d'Imprimerie de St. Hyacinthe," à l'honorable Pierre-Euclide Roy, marchand, de St. Pie; Rémi Raymond, écr., marchand; Boucher de Labrière, écr., avocat; Camille Lussier, écr., imprimeur; Lucien-Samuel Adam, écr., notaire; Louis Tellier, écr., avocat, et Victor Côté, fils, commerçant, tous de St. Hyacinthe; Henry-Adolphe Migneault, écr., médecin, de St. Denis; Emery Lafontaine, écr., de St. Hugues; Hubert Lippé, écr., notaire, d'Acton-Vale, et Flavien Dupont, écr., notaire, de St. Liboire.

Les opérations de la compagnie seront poursuivies dans la cité de St. Hyacinthe, et sa principale place d'affaires sera dans la dite cité de St. Hyacinthe.

Le montant du fonds social de la dite compagnie est de quinze mille piastres.

Le nombre d'actions est de cent cinquante, et le montant de chaque action est de cent piastres.

Les noms des premiers directeurs sont les dits honorable Pierre-Euclide Roy, Rémi Raymond, Boucher de Labrière, Camille Lussier, Hubert Lippé, Lucien-Samuel Adam et Louis Tellier.

Le Journal du Havre, dans un article sur l'émigration française en Canada, publie les statistiques suivantes :

Le gouvernement canadien possède, à Paris, une agence centrale d'émigration, avec succursale au Havre. Tous les émigrants recrutés par cette agence viennent s'embarquer dans notre port. Or, en 1872, le nombre des émigrants partis du Havre pour le Canada s'éleva à 300; en 1873, il monta à 2,083, et en 1874, il est de 1,817. La différence en moins, pour l'année 1874, est de 266. Cette diminution, qui, du reste, a existé dans tous les pays, en Angleterre comme en France, est due à la crise américaine. Plus de 5,000 Canadiens-Français, employés aux Etats-Unis, se sont vus forcés, faute de travail, de retourner dans leurs foyers, ce qui a produit un abaissement de salaire au Canada et naturellement, par suite, une décroissance dans l'émigration européenne.

Le chiffre de 1,827 émigrants, partis du Havre pour le Canada, comprend 1,385 Français, 254 Italiens, 76 Suisses, 59 Alsaciens-Lorrains, 37 Belges, 22 Allemands, 14 Russes et Anglais. Dans ce nombre se trouvent : 1,056 adultes du sexe masculin, 368 adultes du sexe féminin, 412 enfants âgés d'un an à douze ans, et 85 nourrissons.

Les départements qui ont fourni le plus fort contingent à l'émigration vers le Canada sont : la Meuse, la Meurthe, la Moselle, les Vosges, la Haute-Saône, la Côte-d'Or, le Doubs, le Jura, la Sarthe, Marne-et-Loire, la Vendée, la Loire-Inférieure, l'Ille-et-Vilaine, le Morbihan, les Côtes du Nord, le Finistère et la Manche.

CAUSERIE DE QUÉBEC

On parle souvent des marchés européens et des marchés américains, c'est-à-dire des débouchés qui s'offrent au grand commerce des différents pays; mais je ne vois pas que les journaux de la finance aient encore parlé du marché de Québec, qui, pourtant, vaut bien la peine qu'on en dise un mot.

Quelle est la ménagère, quel est le chef de famille qui ne connaisse pas sur le bout de son doigt cette petite plaine pierreuse bornée à l'est par la cathédrale, à l'ouest par le vieux collège des Jésuites, et, de chacun des deux autres côtés, par une rangée de boutiques plus ou moins achalandées? C'est là que s'est réfugié et que subsiste encore, dans toute son antique originalité, le vieux Québec que M. Marquette décrit dans l'Intendant Bigot.

Il y aurait lieu de faire une intéressante étude archéologique sur cet endroit consacré par vingt épisodes saisissants de notre histoire; mais tel n'est pas aujourd'hui le but que je me propose. Je veux tout bonnement vous donner, aussi fidèlement que possible, la physionomie de notre marché telle qu'elle est actuellement et telle qu'elle sera encore, probablement, dans cinquante ans, les jours de sa toilette officielle, c'est-à-dire tous les samedis. Car, il faut le dire sans nous en vanter, Québec possède à un degré remarquable ces deux qualités que les deux sexes se refusent réciproquement depuis un temps immémorial, la constance et la fidélité. Ce n'est pas à nous qu'on pourra jamais reprocher de marcher trop vite et d'abandonner les vieilles traditions.

..... Ruat cœlum,
Impavidum ferient ruinae!

Voici comment, chez nous, on peut entendre ces vers du vieil Horace :

« Les maisons nous tombent sur le dos, mais nous respectons trop leurs glorieux débris pour songer à insulter cette poussière vénérable par une construction nouvelle. »

Le latin peut braver l'honnêteté, mais, en attendant, il dit la vérité.

Nous voici donc au samedi. Dès cinq heures du matin, la place du marché commence à se remplir de voitures qui débouchent invariablement par la rue de la Fabrique. Cela vient de Beauport, de Charlebourg, des deux Lorettes et de plus loin encore.

Les cochers sont presque toutes des femmes : admirable calcul pour exploiter la galanterie de l'acheteur ! Les charrettes se rangent sur trois ou quatre files de chaque côté des trottoirs, que notre corps civique a fait construire dans un de ces mouvements de munificence dont il n'abuse pas.

C'est l'heure que choisissent les ménagères matineuses, celles qui ne sont pas parfaitement sûres que l'argent et les bons marchés viennent en dormant. Elles s'approchent, l'air grave et le panier au bras. Elles connaissent leur affaire, et bien fin qui pourra les attraper ! Elles tâtent les membres des vieilles voïailles auxquelles on a rompu les os pour leur donner, aux yeux des naïfs, une apparence de souple jeunesse. Elles plantent hardiment la sonde dans le seau de beurre pour s'assurer si le milieu ne contient pas une pierre ou un morceau de glace. Elles mettent de côté, sans merci, le gigot de veau ou de mouton que le rusé vendeur a soufflé, pour le faire paraître plus gras. Elles ne prendront jamais des œufs gâtés pour des œufs frais, et sauront choisir dans vingt voitures différentes les patates qui fleurissent.

Mais, hélas ! tout le monde n'a pas le même flair et le même coup d'œil infailible ; et quand nous arrivons, nous autres, les naïfs, nous payons cher pour aller nous jeter tout droit dans la gueule du loup. Et cette gueule du loup est plus réelle et plus terrible qu'un vain peuple ne serait tenté de le croire.

On chante tous les jours la douceur des mœurs, la patriarcale honnêteté des habitants de nos campagnes. On n'a pas tort ; mais je serais d'avis, en certaines circonstances, de mettre quelques bémoles à la clef, ce qui indique une certaine retenue dans l'éloge, et forme un mode moins joyeux. Au reste, c'est peut-être l'air vicié des villes qui change en un vil plomb cet or pur des séjours champêtres. Dès que le campagnard franchit nos barrières avec sa charge de denrées, l'agneau devient loup, la colombe se grime en vautour. Elle serait longue, l'histoire de tous les méfaits qui se pratiquent envers et contre nous, de tous les petits brigandages que l'on exerce

à notre endroit, en donnant pour raison que ce n'est pas un péché de blaguer les bourgeois qui sont plus riches que le pauvre monde.

Il n'y a pas de manœuvres ni de trucs auxquels on n'ait recours pour donner au vieux l'apparence du jeune, au dur la souplesse du tendre, au nauséabond une odeur qui ne soit pas trop indiscreète.

Au premier soleil de mars, tout le vieux sucre d'érable, refondu et habillé d'un bouleau immaculé, se vend hardiment pour du sucre de la saison nouvelle. Ou bien, en y ajoutant de l'eau de neige, ce qui ne coûte pas cher, on en fabrique un sirop auquel les gens crédules trouvent une saveur toute printanière. Une bouteille de ce réduit se vend comme primeur, et le commerce rapporte gros. Sur cinquante acheteurs, il y en a deux qui découvrent le truc ; les quarante-huit autres payent sans discuter et dégustent en famille la précieuse nouveauté.

Puis vient le temps du beurre frais. On lave du beurre salé, on le met dans de jolis moules et le tour est fait. Au reste, comme l'imagination joue un grand rôle dans les éléments constitutifs de notre bonheur, ceux qui se laissent ainsi tromper ne sont peut-être pas, à tout prendre, les moins habiles et les moins heureux.

Tel qui marque d'une croix néfaste les jours où, par la négligence de sa cuisinière, il a pris du thé à son déjeuner, au lieu de humer longuement sa tasse de moka, serait probablement bien malheureux s'il savait que, d'un bout à l'autre de l'année, il ne boit qu'une chicorée tout-à-fait roturière.

Ce n'est pas seulement sur la qualité des objets que l'on trompe l'acheteur, c'est encore dans les prix. Il y a des prix pour les connaisseurs et des prix pour ceux qui n'y entendent rien ; des prix pour ceux qui marchandent et des prix pour ceux qui achètent les yeux fermés.

Voici un particulier qui s'approche d'une charrette ; il est suivi par un gamin qui porte dans un panier un gigot de mouton dont l'extrémité saignante menace, avec le courage aveugle de l'insensible, l'habit blanc du prochain qui ne s'exquive pas à temps. Il avise une tresse d'oignons.

—Combien ces oignons ?

—Une piastre.

Il paye sans mot dire et jette la tresse à son petit esclave.

Après lui passe une femme qui porte elle-même son panier. Celle-là s'y connaît ; elle s'adresse à la même charrette :

—Combien les oignons ?

—Une piastre.

—Vous plaisantez ! Je vous en donne un écu.

—Impossible, je viens de les vendre une piastre à ce monsieur.

—Merci, c'est trop cher.

La femme fait semblant de s'éloigner. La propriétaire des tresses la rappelle :

—Combien pour vous, madame ?

—Un écu, pas davantage.

—Voyons, mettez trois trente-sous.

—Pas un sou de plus.

—Eh ! bien, prenez-là.

Cela arrive ainsi tous les jours et plusieurs fois par jour. Si ce n'est pas un vol, ce n'est toujours pas un acte de vertu.

Et que dire de la mesure et du poids ? Les livres n'ont pas tout-à-fait quinze onces ; le gallon rapetisse constamment, et le minot de patates n'a guère plus que trois-quarts de la mesure. Le bois de deux pieds et demi porte à peine vingt-six pouces, et la corde, sous prétexte qu'elle est anglaise, descend aux proportions du cordon.

Et tout cela est toujours garanti de première qualité.

Je pourrais vous parler des ingrédients étranges qui entrent dans la composition de la saucisse, du boudin et des pralines. Mais vous ne me croiriez pas, ou bien vous

en perdriez l'appétit ; deux résultats que je ne cherche pas à obtenir.

Quoi qu'il en soit, il y a là un mal plus sérieuse que ne le pensent ceux qui le pratiquent.

On envoie en prison un homme qui vole un morceau de pain, et l'on entoure de considération l'honnête et riche industriel qui vous vend des pierres et de la glace pour du sucre ou du beurre ; qui vous donne quinze demiards pour un gallon, et qui mêle la viande de son chat au saucisson que vous mangez à votre déjeuner.

Il serait peut-être temps pour tout le monde de réfléchir un peu sur ce sujet. Chacun y gagnerait, les uns la probité, les autres une bonne digestion ; on serait content des deux côtés : cela peut bien valoir la peine qu'on y pense.

NAPOLÉON LEGENDRE.

SCIENCE POPULAIRE

La catastrophe de l'église d'Holyoke, causée par l'inflammation des tentures de l'autel, donne malheureusement à réfléchir, un peu tard, aux moyens connus de prévenir de tels sinistres.

Nous trouvons justement dans le journal français la Pharmacie, l'application d'un moyen bien simple et peu coûteux, le phosphate d'ammoniaque, de rendre les étoffes et les tissus incombustibles.

Nous ne saurions trop insister sur l'emploi de cet agent, et recommander à MM. les membres du clergé, aux marguilliers, la préparation des tissus telle qu'indiquée dans l'alinéa ci-dessous. Comme ni la couleur, ni le lustre, ni la texture de l'étoffe ne sont sensiblement altérés par la solution du phosphate d'ammoniaque, nous conjurons les autorités ecclésiastiques de bien vouloir expérimenter les effets de cette substance ; la chose en vaut la peine, et l'on évitera par là le renouvellement d'incendies dont les causes proviennent toujours de la combustibilité des matières employées comme ornements.

Si les cérémonies devaient perdre de leur éclat, par l'emploi du procédé nouveau, nous avouons qu'on pourrait y regarder à deux fois, et augmenter de vigilance en ce qui regarde le nombre et la disposition des cierges, des lampes, des fleurs ou des tentures ; mais comme on peut tout conserver, augmenter même le nombre des ornements sans aucun risque, par le moyen que nous indiquons, ce serait être deux fois coupables que de négliger de s'en servir.

MOYEN DE RENDRE LES TISSUS INCOMBUSTIBLES

Il vaut mieux, dit-on, prévenir que guérir ; ce proverbe est vrai au point de vue moral : il vaut mieux instruire les enfants que d'emprisonner des criminels ; il est vrai au point de vue médical : il vaut mieux, par une hygiène bien entendue, éviter des maladies que d'être obligé de s'en débarrasser ; il est vrai dans d'autres cas et en particulier dans celui-ci ; il vaut mieux ne pas s'exposer à être brûlé vif que de chercher des remèdes contre les brûlures. Or, chaque année, les journaux contiennent les récits d'accidents où des femmes et des enfants ont péri dans d'horribles souffrances, parce qu'un morceau de robe, un bout de rideau ont pris feu par le contact soit d'un foyer de cheminée, soit d'une lampe ou d'une bougie. Au théâtre, les actrices et spécialement les danseuses, sont exposées à être les victimes de pareils événements, et souvent des femmes du monde se parant pour le bal, ont vu les flammes les étreindre et les immoler. On se rappelle Emma Livry, la gracieuse danseuse de l'Opéra, dévorée par les flammes ; la femme d'un préfet de Versailles, brûlée pour avoir voulu porter secours à son institutrice dont la robe venait de prendre feu ; et enfin cet hiver les journaux ont rapporté l'histoire de deux danseuses russes qui ont péri dans les tortures sans nom que de graves brûlures produisent toujours.

Il serait pourtant bien facile de se garantir de ces affreux accidents. Tout le monde a pu remarquer que lorsque l'on enflamme une allumette ordinaire, il se forme à l'extrémité où était le phosphore un petit champignon dont la combustion est très-pénible et que l'on est souvent obligé de faire tomber si l'on veut que l'allumette brûle complètement. Que s'est-il passé ? Le phosphore en brûlant a donné de l'acide phosphorique qui a fondu et a verni le bois, l'isolant alors de l'air et l'empêchant de

brûler. Ce serait un mauvais moyen que celui qui consisterait à imprégner de phosphore les étoffes pour les empêcher de brûler ; mais on peut mettre l'acide phosphorique tout fait et même le prendre à l'état de sel pour lui donner plus de fixité. En d'autres termes, et pour bien préciser nos idées, il suffit pour rendre un tissu incombustible de le tremper dans une solution concentrée de phosphate d'ammoniaque. L'expérience est facile à faire : on prend une bande de tissu léger et facilement inflammable, du tulle, de la mousseline, etc. ; on en trempe une moitié dans la solution préservatrice et on laisse sécher. La portion préparée est devenue un peu plus raide que l'autre, ce qui dans presque tous les cas est un avantage, puisque l'on empêche ces étoffes, mais la couleur n'a pas changé et la solidité a presque augmenté ; si on place dans une flamme la partie non préparée, on la voit brûler, mais la combustion s'arrête suivant une ligne bien marquée à la séparation des deux régions. Si ensuite on pose sur une flamme la portion imprégnée de phosphate d'ammoniaque, on coupe la flamme comme avec une toile métallique, l'étoffe se carbonise, noircit, mais ne donne plus de flamme.

Le prix du phosphate d'ammoniaque est peu élevé et il le serait encore moins si la consommation augmentait ; la manipulation est des plus faciles, rien ne s'oppose donc à l'emploi de ce procédé qui éviterait de bien grands et bien tristes malheurs, à moins qu'on ne lui oppose cette grande chose que l'on appelle la routine, et qui a de si nombreux adorateurs partout.

LES SOURCES ARTIFICIELLES

L'utilité des sources artificielles est incontestable : donner de l'eau à un pays qui en est dépourvu, un abreuvoir aux troupeaux, un lavoir aux villages, un agrément aux propriétaires, parmi lesquels beaucoup désirent encore, d'après A. Chenier :

Sur un coteau, ceint de bois et de prés,
Avoir une maison, une source d'eau vive
Qui parle.....

est toujours un bien, car, malgré les frais qu'entraîne un puits, une citerne, ils ne goûteront jamais les charmes attrayants que procure une source. Nous sommes étonnés que jusqu'ici peu de personnes aient mis en pratique les sources artificielles dont la gloire revient à Bernard de Palissy.

Ce que nous allons indiquer peut se résumer par la transformation des eaux de pluie en fontaines permanentes.

Les rayons du soleil changent en vapeur les eaux de la mer, qui s'élèvent alors par leur légèreté dans les zones supérieures de l'atmosphère, où elles se refroidissent et forment les nuages ; les circonstances météorologiques aidant, leur condensation s'achève, et les eaux se précipitent en pluie sur la terre en vertu de leur propre poids. Là, ces eaux pluviales, outre l'évaporation, s'infiltrent à travers le sol jusqu'à une profondeur peu considérable, où elles sont arrêtées par des couches imperméables, et glissent jusqu'au dehors pour venir grossir les ruisseaux, les rivières ou former les sources.

Voilà ce qui se passe dans la nature ; en résumé : une couche de terre qui reçoit les eaux, une autre couche qui les arrête. On voit donc qu'il n'y a qu'un pas à faire pour que l'industrie reproduise les dispositions qui donnent naissance aux sources.

Sur un terrain légèrement en pente, on pratique une tranchée dans le sens de l'inclinaison, ayant environ deux mètres de large sur une semblable profondeur. Le fond est rendu imperméable par une couche de glaise bien battue, par un pavage en moellons ou en briques, ou par une couche de bitume, ou même par un macadam. A côté de cette tranchée rendue étanche, on en fait une autre dont la terre sert à combler la tranchée précédente et ainsi de suite. Au point le plus bas du terrain et perpendiculairement aux tranchées, on établit un contrefort en maçonnerie grossière, qui arrêtera les eaux et les conduira par une inclinaison à une sortie qui sera la source. Ces eaux ne renfermeront en général que les matières du terrain superficiel qu'elles auront traversé, et seront par conséquent à la température moyenne de la contrée. Elles peuvent être d'une pureté parfaite si elles traversent une couche de sable siliceux ou granitique. Le terrain ainsi ameubli sera couvert d'un tapis de gazon, planté d'arbres fruitiers, arbres ou arbustes qui s'opposent à l'action desséchante du vent et des rayons solaires. Cette plantation compensera en outre les frais de défoncement du sol, de sorte que les frais ne comporteront guère que le transport et le battage de glaise, si on emploie cette matière.

Il serait grand temps que les entrepreneurs ou conducteurs des travaux compris dans leurs attributions la formation des sources artificielles, et pussent en dresser des devis.

Une source ainsi formée sur un terrain d'un hectare peut donner, d'après l'eau qui y tombe annuellement, environ dix mètres cubes d'eau par jour ou un demi-pouce d'eau des fontainiers.

Il ne faut pas confondre l'opération que nous indiquons avec le drainage, dont le but est de dessécher les terres humides, bien que dans certains cas, l'on pût également utiliser l'eau, si celle-ci était suffisamment abondante.

F. BARILLET.

NOS GRAVURES

« Le lendemain de Waterloo » par M. E. Bayard

Nous sommes au lendemain de la sombre journée ; les morts gisent encore sur le champ de bataille, les blessés sont transportés dans les villages d'alentour ; la place manque pour un si grand nombre ; on les accumule partout où il y a un toit ; les granges, les étables mêmes sont encombrées. L'écurie que nous montre M. Bayard est une de celles où ont été recueillis indistinctement vainqueurs et vaincus, tous soldats du devoir ; mais sans doute quelque malheureux, emporté par les convulsions de la souffrance, a-t-il insulté son ennemi de la veille qu'il a reconnu étendu à côté de lui ; les fureurs guerrières, les haines du combat se sont réveillées, et ces mourants se jettent les uns sur les autres ; la mort leur paraît plus douce s'ils ont pu se venger une dernière fois.

La scène est horrible ; ensanglanté, hurlant de douleur, un Français tient à la gorge un soldat de Blucher, qui lui arrache l'appareil dont sa tête était recouverte ; un des compagnons de ce dernier, dont le genou est bandé, a pu se traîner jusqu'à eux et lève son poing pour frapper le misérable que la souffrance convulsionne ; un autre apparaît, derrière, qui s'est mis debout et vient se mêler à cette lutte atroce ; en face d'eux, un Anglais assiste à tout ce spectacle, impassible, la tête dans sa main. Deux paysans entrent pendant ce temps-là, apportant encore un blessé, et à travers la porte ouverte, on entrevoit au dehors la pluie qui continue à fouetter les chariots chargés de nouveaux arrivants.

Tout ce tableau est plein de vie et d'énergie, il fait honneur à l'imagination et au talent de M. Bayard ; mais il est vraiment trop horrible, et en rendant justice aux qualités de son auteur, nous ne pouvons nous empêcher de regretter qu'il ne se soit pas montré plus mesuré dans cette peinture, si terrible par elle-même, d'un combat entre mourants.

La Pêche à la Sardine

Le printemps ne produit pas que des roses, des asperges et des petits pois ; il donne aussi des sardines, et c'est fort heureux pour les habitants des côtes de France, qui ne sont ni fleuristes ni maraîchers.

Alors que le soleil devient fécond, les sardines sentent le besoin de devenir fécondes, et elles commencent au mois de mai une ponte qui ne finit qu'en octobre ou novembre.

Pendant cette période de reproduction, ce petit poisson, qui d'ordinaire séjourne sur les grands fonds du large, s'approche du rivage pour y déposer ses œufs.

Et c'est fort heureux que la destruction de la sardine soit une ressource pour les populations maritimes ; car, d'après certaines fortes têtes statisticiennes, il est sûr que si on laissait croître et multiplier sans empêchement ce poisson, l'Océan serait comblé du produit de sa fécondité. Il ne resterait pas une goutte d'eau pour le plus petit madrépore.

Le moment de la ponte est celui que les pêcheurs de la Bretagne choisissent pour le prendre dans leurs filets. Pour les marins de Belle-Isle, du Croisic, de Port-Louis, de Croix, de Douarnenez, la pêche de la sardine est une récolte qui les fait sortir de l'engourdissement dans lequel l'hiver les a tenus cinq mois durant.

Les apprêts sont une grosse affaire. Hommes, femmes et enfants en prennent chacun leur part. Les bateaux une fois grésés et parés, on pense au départ ; mais avant de jeter les filets, et pour se rendre la Providence favorable, on invoque la protection divine. L'ouverture de la pêche

est précédée toujours de la bénédiction de la mer et des barques. La cérémonie se fait en pleine mer, à quelques lieues de la côte, et l'officiant est choisi parmi les ecclésiastiques de la hiérarchie supérieure. Ce spectacle, curieux et imposant, est celui que reproduit notre gravure.

La messe dite, l'équipage de chaque bateau prend de l'eau bénite, fait le signe de la croix et récite l'oraison dominicale.

La pêche commence.

Le soir venu, on retire les filets, dans lesquels sont enmassées 5 ou 6,000 sardines. C'est là une pêche ordinaire ; mais on a vu des barques rentrer au port qui en avaient pris jusqu'à 30,000. Durant la pêche, des caboteurs surveillent les bateaux, et dès que le poisson donne, ils font marché avec les pêcheurs, embarquent les sardines, qu'ils vont vendre fraîches dans toutes les villes du littoral : Nantes, la Rochelle, Bordeaux. De là, ce petit poisson, qui ne vient jamais bien grand, se disperse dans les localités de l'intérieur par voie de chemin de fer.

C'est le moment aussi où les grands établissements de conserves font leurs provisions. Ils achètent la sardine, la pressent dans des boîtes en fer blanc, après l'avoir préalablement noyée dans un bain d'huile d'olives.

Autrefois, la fabrication de la sardine pressée et salée avait une très-grande importance. Elle absorbait à elle seule la presque totalité des produits de la pêche. Aujourd'hui, cette industrie est dans le marasme. Des quinze établissements qui animaient le Croisic, il n'en reste pas un seul ; on en trouve à peine quelques-uns à Port-Louis, à Croix, à Belle-Isle. Douarnenez et Concarneau ont conservé la spécialité de cette préparation. La conservation de la sardine dans l'huile a détrôné la salaison. Elle a pris un énorme développement, et, grâce à cette transformation, la richesse générale s'en est accrue. Il y a eu déplacement, voilà tout, mais c'est toujours la sardine qui fait les frais du négoce et de la récolte, qui apporte un peu de bien-être aux populations maritimes des côtes occidentales de France. (L'Illustration).

La Partie d'Échecs

Jouez-vous aux échecs, lecteur ?

Non. Eh ! bien, je vous en félicite.

N'est-ce pas vraiment le comble de la décadence que d'appeler jeu, un exercice qui, physiquement, exige l'immobilité pendant plusieurs heures, et qui absorbe et tend à l'excès toutes les facultés cérébrales, attention, mémoire, imagination, jugement, etc., etc. ?

Nous ne voyons point non plus par quelle raison l'on n'appelle pas un cours d'astronomie le jeu des planètes, ou la recherche d'un problème de mécanique, le jeu des leviers. Dans les deux cas, il ne faut pas une attention plus profonde ni des qualités plus transcendantes que pour conduire une partie d'échecs. Combinaisons pour combinaisons, nous préférons encore celles dont le résultat apporte quelque chose d'utile à la science ou à l'industrie, et nous aimerions autant suivre les expériences de deux chimistes à la recherche des molécules d'un nouveau métal au fond de leur creuset, ou les calculs de deux astronomes désireux de déterminer la parallaxe d'un astre nouveau, que d'assister à une partie d'échecs.

Pendant la durée de unes, nous aurions la chance de glisser quelques mots, tandis que durant l'autre, il est de bon goût de rester muet, et si vous laissez malheureusement partir un de ces éternuements qui lancent en millions d'éclats le poids de 25 livres qui comprimait votre cerveau, vous recevez de la part des deux joueurs un de ces coups d'œil indignés et colères qui traident la piétre estime en laquelle on vous tient.

Autant réveiller un tigre, que d'interrompre un joueur d'échecs dans le cours d'une partie.

N'importe, comme il est convenu que l'on s'amuse en dirigeant la marche des pièces d'un échiquier, des personnes de bonne foi, négociants, industriels, artistes, médecins, etc., qui pour rien au monde, une fois leur travail ordinaire terminé, ne consentiraient, ceux-ci à modeler un buste, composer une scène, disposer des personnages, ceux-là travailler à leur laboratoire ou à leurs livres de commerce, n'éprouvent aucune répugnance à s'asseoir devant un échiquier et à jouer quatre heures de suite.

Les deux joueurs de notre gravure appartiennent à la catégorie ci-dessus décrite. En pensant à leur partie du soir, ils ont à peine diné ; et maintenant, l'échiquier placé, ils en perdent la parole, le boire et le fumer.

Ne nous parlez donc point de ces jeux, véritables passe-temps, dans lesquels l'occupation des sens permet à l'esprit de voltiger un peu partout, de placer ici un mot, de lancer un sourire par là, d'être aimable avec tous et de donner comme de prendre sa part d'une conversation générale ; futilités que tout cela ! Mais une bonne partie d'échecs, pendant le silence de laquelle on entendrait voler une mouche, où tous les yeux sont fixés sur les pièces, où le plus maladroit des filous pourrait dévaliser les adversaires sans qu'ils s'en aperçussent, à la bonne heure !

Voilà un jeu, un vrai jeu !

Et les naïfs ajoutent avec un grand sérieux, sous lequel, néanmoins, l'émotion laisse percer nous ne savons quelle vanité : On assure que Frédéric le Grand et Napoléon étaient très-forts aux échecs !

Au point de vue moral, les échecs jouent le rôle de certains agents appelés en médecine révulsifs. Etes-vous préoccupé d'une affaire grave, en proie à quelque souci, obsédé enfin, un remède sûr, c'est une partie d'échecs.

A ce titre, l'effet d'une ou de plusieurs parties d'échecs tient du prestige ; et nous nous demandons la raison pour laquelle la Faculté ne les a point classés dans le *Codex*.

Le Jubilé. Aspect de la place Notre-Dame pendant la visite d'une paroisse de Paris

Le spectacle qu'a plusieurs fois présenté la place Notre-Dame pendant un des jours du jubilé, prouve assez, Dieu merci ! que la foi n'est point encore disparue de Paris.

Les voitures de tout genre, appartenant à toutes les classes, encombrant la place, et sous les porches de la métropole comme dans les rues adjacentes, circule, va et vient une foule énorme.

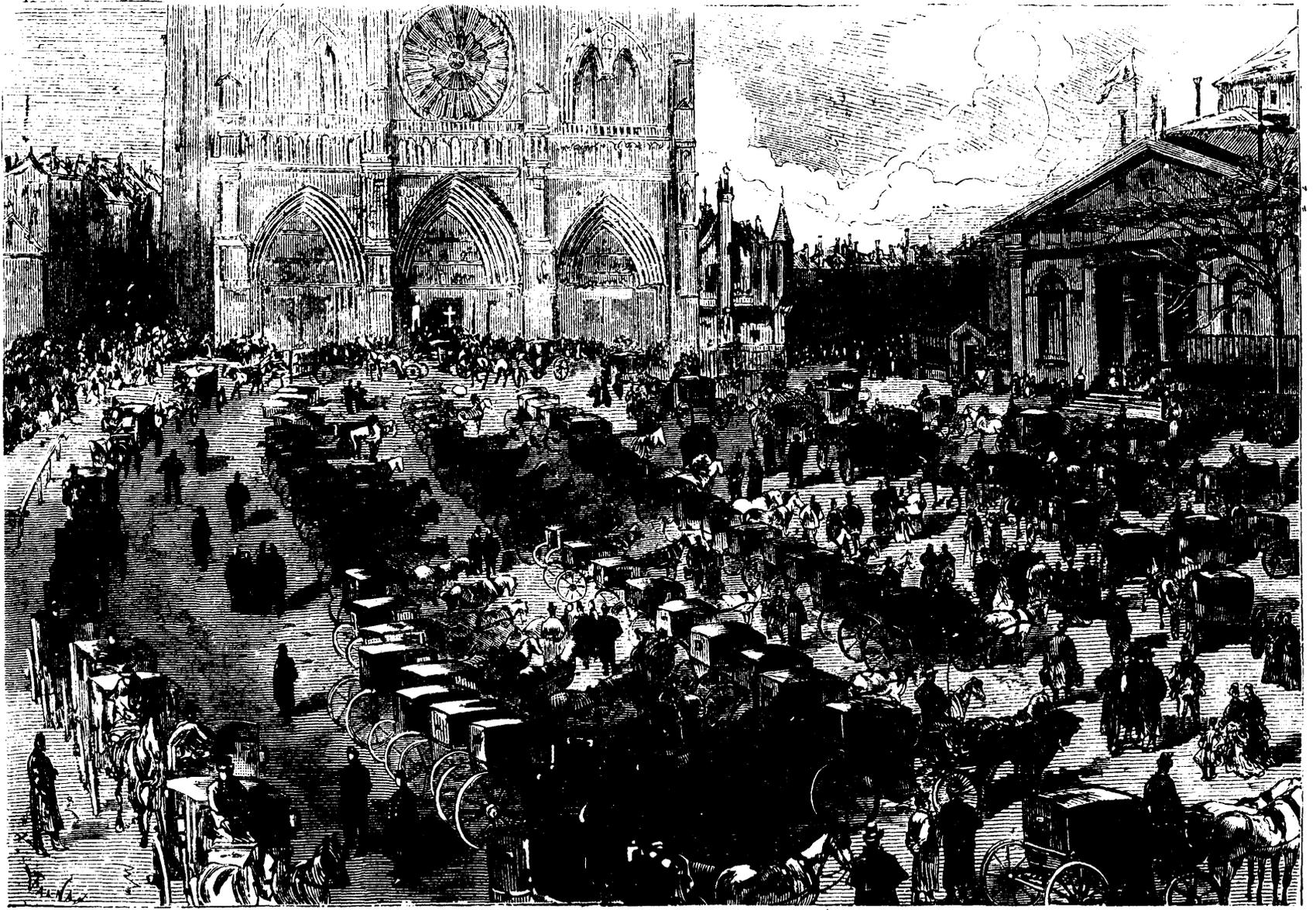
On sait que le jubilé est une époque choisie par les souverains pontifes pour la dispensation de certaines grâces et indulgences plénières.

Sous l'ancienne loi, tous les 50 ans, un jubilé avait lieu. Alors, on faisait remise de toutes les dettes, chacun rentrait dans les propriétés qu'il avait aliénées, et les esclaves et les captifs étaient rendus à la liberté.

Le premier pontife qui ressuscita cette grande fête religieuse fut le pape Boniface VIII en 1300, mais elle ne reçut le nom de Jubilé qu'en 1473, sous Sixte IV. Cette célébration se fit d'abord tous les cent ans ; sous Clément VI, tous les 50 ans ; sous Grégoire XI, tous les 33 ans, et enfin sous Paul II, tous les 25 ans. Outre ces jubilé réguliers, les papes en accordent un au moment de leur exaltation.

Celui de cette année a été suivi à Paris avec beaucoup d'assiduité, par un concours immense de fidèles, et les sermons, les conférences de certains prédicateurs ont obtenu un grand retentissement.

A. ACHINTRE.



LE JUBILÉ—ASPECT DE LA PLACE NOTRE-DAME PENDANT LA VISITE D'UNE PAROISSE DE PARIS

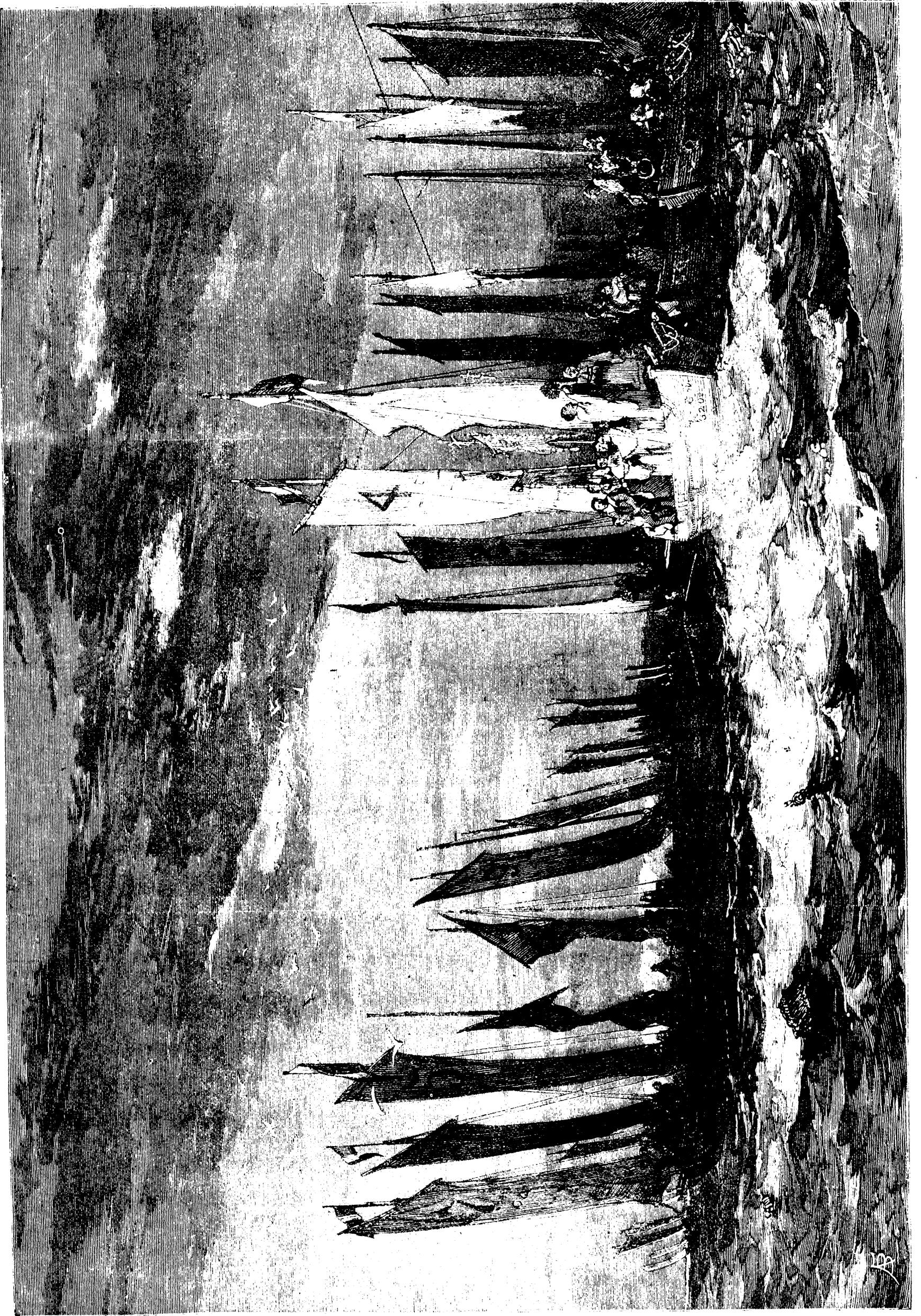


LA PARTIE D'ECHECS



L'OPINION PUBLIQUE, 10 JUIN 1875

LE LENDEMAIN DE WATERLOO



LA PÊCHE A LA SARDINE EN BRETAGNE — LA BÉNÉDICTION DE LA MER AU DÉPART DES PÊCHEURS

CHASSE ET PÊCHE

Non-seulement les animaux domestiques nos serviteurs et les compagnons de nos travaux ou de nos plaisirs, vivent aujourd'hui paisiblement, à l'abri de la colère, de la brutalité ou des caprices barbares de l'homme, grâce à une association puissante et susceptible, "la Société protectrice des animaux," mais encore il s'est formé, depuis quelques années, en tout pays, en dehors des régions soumises à la surveillance des officiers publics, des clubs de chasse ou de pêche, dont l'objet est de perpétuer l'existence de ces nobles distractions.

Pour atteindre leur but, ces clubs, de temps à autre, proposent aux gouvernements des mesures protectrices pour l'éclosion des oiseaux et des poissons, toujours menacée en ces temps où l'amour de leur progéniture les rend imprudents et faciles à prendre.

Voici maintenant que la logique, autant qu'un intérêt réciproque, sollicitent l'extension de ces lois, et demandent la reconnaissance d'une sorte de code international du droit des animaux. Outre son originalité, l'idée sera féconde, croyons-nous, en ce qu'elle donnera à chaque pays la sanction morale de tous les autres, et que par les communications obligées auxquelles donneront lieu les rapports, les réunions, les suggestions annuelles de ces clubs, l'on arrivera évidemment à une sorte de culture rationnelle des produits vivants des eaux et des forêts.

Voici, à ce propos, ce que la *Gazette de Montréal* publiait le 29 mai dernier :

"Une assemblée nombreuse et respectable des personnes intéressées à protéger le poisson et le gibier, a eu lieu au bureau de M. Geo. A. Drummond. On remarquait parmi les personnes présentes : MM. John Ogilvy, R. Esdaile, Henry McKay et une foule d'autres notabilités. Après un débat assez long, on procéda à la réorganisation du *Club* pour la protection du gibier, etc., sous la présidence de M. Henry McKay.

"Le comité choisi à l'assemblée préliminaire soumit le projet d'une constitution et de règlement, lesquels, après avoir subi certaines modifications de peu d'importance, furent adoptés.

"Président—McPherson Lemoine, écr., seigneur de l'Île-aux-Grues ;

"Vice-Président—F. W. L. Penton, écr. ;

"Secrétaire—A. N. Shewan ;

"Trésorier—W. H. Rintoul ;

"Membres du Comité—MM. Jas. Esdaile, R. H. Kirby, F. J. Brady, E. M. Copeland, H. W. King, Maurice Cuvillier, Geo. A. Drummond, Henry McKay ;

"Conseil Légal—W. H. Kerr, Bâtonnier du Barreau de Montréal.

"La destruction insensée du poisson au temps du frai, et du gibier au temps de l'incubation, fut dénoncée et flétrie sans pitié, et l'assemblée entière exprima la conviction qu'à moins de mesures sévères pour réprimer ces atrocités, le poisson disparaîtrait de nos rivières et le gibier de nos forêts, là même où le gibier et le poisson abondaient au temps passé.

"Le brochet et l'achigan, deux de nos poissons les plus savoureux, furent mentionnés comme ayant été exterminés dans certaines rivières, par l'emploi de certains engins destructeurs qui capturaient ces poissons lorsqu'ils remontaient les rivières pour y frayer.

"Le président appela l'attention sur les efforts que les clubs faisaient aux États-Unis pour préserver le poisson et le gibier, et comme ces clubs avaient témoigné le désir de coopérer avec ceux du Canada dans ce but, on autorisa le président à se mettre en relation avec eux.

"On autorisa le président à faire des représentations au gouvernement de la Province, afin d'avoir son concours pour l'exécution des lois de chasse et de pêche, et il fut résolu de s'assurer immédiatement de l'emploi de garde-chasse énergiques, pour poursuivre tout contrevenant à la loi."

Nous avons le droit des gens, nous aurons maintenant le droit des bêtes. Mais pour Dieu, que personne n'en abuse et ne confonde les prescriptions des deux codes ; car ce ne sont ni les oiseaux ni les poissons qui en pâtiraient.

ACHINTRE.

Un taux de primes d'assurance modéré et équilibré pour faire face aux éventualités, une appréciation large des dommages causés par les sinistres, un règlement prompt des pertes, une liberté entière et indépendante de tout engagement avec d'autres Compagnies dans l'exercice de son action :

Tels sont les avantages que présente au public la *Stadacona*, Compagnie d'Assurance contre l'incendie, dont le bureau est situé à Montréal, No. 13, Place-d'Armes.

UN RESSORT CACHÉ

DES FORCES PRODUCTIVES DE LA FRANCE

La rapidité prestigieuse avec laquelle la France répare ses désastres au lendemain de ses crises intérieures et de ses défaites est un sujet d'étonnement pour ses voisins et elle-même. C'est qu'en effet, en dehors des causes patentes de son rétablissement, telles que la faveur du climat, la fécondité du sol, une position à la fois continentale et maritime ; en dehors de ce fait considérable que la plus grande partie de la terre cultivable est possédée par le paysan travailleur à outrance et sordide épargneur ; en dehors, disons-nous, de ces causes générales, il existe des causes moins apparentes, et parmi lesquelles notamment se trouvent la *sobriété*, le *goût artistique* et la *gaieté*, signes de courage et de confiance.

Parlons d'abord de la sobriété française.

Elle est évidente par comparaison pour quiconque séjourne dans certains pays du Nord. Les masses de pommes de terre, de choux, de victuailles amoncelées devant les convives, la fréquence des repas, les interminables séances dans les brasseries, ne permettent pas l'ombre d'un doute. On pourrait dire, il est vrai, que le Français, en partie méridional, a peu de mérite à être sobre ; mais ce ne serait pas lui rendre une justice exacte, car si son tempérament mixte a pu être le point de départ de sa sobriété, c'est par sa volonté qu'il en a conservé l'habitude.

Le corps humain est ainsi fait qu'il jouit d'une grande élasticité à l'endroit de la nourriture ; chacun de nous a pu le constater sur lui-même dans des circonstances opposées : tantôt entraîné à faire une grande consommation pendant une assez longue période ; tantôt contraint à se contenter d'une courte pitance, sans que ni la santé ni le travail aient souffert de ces alternatives. On comprend donc que tel peuple ait pris l'habitude d'une plus forte ration que tel autre. Or, si l'on considère qu'une simple différence moyenne de cinq centimes seulement par tête et par jour, produirait, sur 38 millions d'habitants, une épargne annuelle de près de 700 millions, on se rendra compte de l'énorme accroissement de richesses accumulées en peu d'années par la sobriété de notre race.

Ainsi peut s'expliquer en grande partie par la facilité avec laquelle nous avons supporté le surcroît d'impôts, les destructions de la guerre, les expéditions lointaines, les frais généraux de 1870, 1848, 1830, sans parler de tous les désastres antérieurs.

Passons maintenant au goût artistique, universellement répandu en France.

C'est un puissant instrument entre les mains des classes ouvrières pour attirer chez nous une partie des richesses disponibles du dehors. Voici un fait qui en est une preuve incontestable.

La ville de Paris se livre à un très-grand commerce avec les États-Unis d'Amérique. D'après les déclarations des exportateurs eux-mêmes, elle a expédié, elle seule, chaque année depuis 1871, pour 180 à 200 millions de marchandises, parmi lesquelles on peut compter 140 à 150 millions en articles de nouveautés et en objets d'habillement. L'Allemagne tout entière, en 1872, n'accusait que 180 millions environ pour son commerce d'exportations avec le même pays. Que serait-ce si l'on ajoutait au chiffre de Paris les sommes que dépensent les riches particuliers américains, qui viennent chaque année en grand nombre visiter notre capitale et y contribuent largement à l'achat des objets artistiques créés par la fantaisie originale et gracieuse des ouvriers parisiens ?

Mais ce n'est pas seulement aux Améri-

cains que Paris et le reste de la France livrent les productions du goût et de l'imagination ; tous les peuples du monde sont nos tributaires. Ainsi, une qualité morale qui ne pourrait se chiffrer dans notre inventaire national, est d'une puissance inouïe pour le rapide accroissement de notre fortune tangible, visible et mesurable.

Notre bon goût provient en partie de longues habitudes traditionnelles, de notre manière de vivre en dehors et au grand jour ; mais il tient surtout à la culture de notre esprit nourri par la conversation, à l'éducation mutuelle qui résulte du contact fréquent de toutes les classes sociales entre elles ; enfin, à nos facultés intellectuelles.

L'influence de ce don de la Providence, enrichi par l'étude, le travail et l'hérédité, ne se borne point à attirer les acheteurs de tous les coins de l'univers par des produits artificiels supérieurs ; mais elle pénètre dans l'intérieur du pays, et répartit le travail national dans des proportions très-favorables aux progrès de la production. Tous les hommes n'ont pas les mêmes aptitudes : à côté de la série des forts et des robustes, à côté des terrassiers, des portefaix et des manœuvres, il y a la série des santés délicates, des membres chétifs, des yeux sensibles au beau et à la grâce, des esprits songeurs, des chasseurs de découvertes. Les mêmes travaux ne conviennent pas également à deux séries si différentes, et tel ouvrier de la seconde aurait beau s'épuiser de fatigue, il n'obtiendrait pas, en remuant des cailloux, la somme nécessaire à sa vie, tandis qu'il gagnerait quatre fois le salaire d'un terrassier en s'appliquant à une œuvre d'art qui n'userait point sa santé.

La variété et la multiplicité des travaux qu'exigent la fabrication et le commerce des objets de goût et de luxe permettent donc d'offrir des moyens d'existence à une foule d'individus qui périeraient de mort lente dans les gros travaux de l'agriculture et de l'industrie, et nuiraient à leurs camarades par la concurrence, au lieu qu'en recevant une riche rémunération, ils deviennent, au contraire, eux-mêmes, des consommateurs qui contribuent à élever les salaires des ouvriers de grosses œuvres. Un plus grand nombre de facultés humaines sont en jeu, et la fortune nationale s'accroît par un emploi plus complet des forces et des qualités de chaque individu.

Nous voici au chapitre de la bonne humeur et de la gaieté, qui semblent avoir particulièrement élu leur séjour en France. Cet état général de la nation ne joue point un rôle indifférent dans la prompt organisation matérielle du pays.

Tous les étrangers s'accordent à reconnaître que les Français sont éminemment doués de cette bonne humeur qui jette un si grand charme sur les relations ; de leur propre aveu, ils ne rencontrent nulle part aussi vives qu'en France ces qualités aimables qui mettent tout d'abord à l'aise, qui multiplient en toute rencontre des visages avenants, et qui sont le meilleur assaisonnement d'un bon accueil. Ils ne tardent pas à se trouver chez nous comme s'ils étaient chez eux, entourés de connaissances et d'amis, dans un courant de rapports agréables.

Mais notre bonne humeur et notre gaieté n'ont pas seulement le mérite d'attirer les étrangers et d'accroître le nombre des visiteurs qui viennent nous porter leurs économies, elles témoignent surtout d'un vif sentiment de confiance en nous-mêmes et d'un grand fonds d'espérance en l'avenir. Travaillerait-on avec énergie si l'on craignait de ne pas jouir du fruit de ses labeurs ? Travaillerait-on avec entrain, si

l'on ne sentait qu'une semblable foi en l'avenir anime tous les cœurs autour de soi ?

Sobriété, goût, imagination, gaieté, bonne humeur, ces qualités fécondes qui excitent aux prouesses, que nous devons admettre comme des agents incontestables de notre production nationale et de l'accroissement de nos richesses, tiennent surtout au côté spirituel de notre nature. Ne pourraient-elles se résumer dans ce grain d'esprit que la France semble posséder à un si haut degré, ou plutôt (car ce mot ne rend pas exactement notre pensée) dans la disposition spéciale qui la porte à *spiritualiser* les éléments matériels, à considérer surtout l'idéal, à s'enflammer pour des idées ?

Tel serait le ressort caché des forces productives de la France, que nous avons placé pour titre à ce chapitre.

Mais est-ce un avantage sans mélange de dangers ? Est-ce un bien qui ne se paye pas quelquefois un peu cher ? L'esprit ne pousse-t-il pas à la vanité ? ne sert-il pas trop souvent à masquer, par des raisons spécieuses, les inspirations du bon sens ? C'est ce qu'il faudrait examiner de près ; et on pourrait, d'un semblable examen, conclure qu'il est peut-être aussi important pour une nation de veiller sur ses qualités que sur ses défauts, sur les dons qui lui ont été départis que sur les maux naturels dont elle peut avoir à souffrir.

NOUVELLES DIVERSES

L'hon. M. Malhiot a été élu président de la Société St. Jean-Baptiste des Trois-Rivières.

On construira bientôt au bassin militaire de Montréal, un nouveau quai qui aura 1,400 pieds de longueur. Ce travail sera probablement terminé avant la clôture de la navigation.

Les religieuses Carmélites, qui résident à l'Hôtel-Dieu depuis leur arrivée à Montréal, ont quitté cette maison dimanche dernier, pour s'établir définitivement dans leur monastère à Hochelaga.

Le contrat pour la construction de la gare des voyageurs et des entrepôts de marchandises, du chemin de fer de la rive Nord, au Palais, a été accordé à M. J. H. Gore. Les travaux seront commencés immédiatement.

L'*Avenir National* annonce que les Canadiens-Français de la ville de Coboc, Etat de New-York, qui font partie de la société de colonisation et manufactures, ont expédié samedi, le 29 mai dernier, une requête au gouvernement de Québec, dans laquelle ils demandent cinquante mille acres de terre dans les Cantons de l'Est.

St. Hyacinthe va bientôt avoir son aqueduc, et ces jours derniers l'on plaçait dans les bâtisses de la compagnie, une magnifique pompe Worthington du poids de 4,900 livres. La corporation se propose de faire poser douze bornes-fontaines dans les rues, à une distance de deux arpents environ les unes des autres. Quelques travaux d'excavation ont déjà été faits près des usines. Le mécanisme sera mû par l'eau et, au besoin, par la vapeur.

La petite vérole exerce de grands ravages à New-York depuis quelques semaines. A Montréal, le nombre des décès dus à cette dernière maladie durant la dernière huitaine n'a été que de 11. C'est une forte diminution par rapport aux chiffres antérieurs.

Sur la partie de la ligne qui ira de Québec à la Rivière-du-Loup, le Grand-Tronc opère une grande réduction dans le nombre de ses employés. Le nombre des trains va aussi être diminué.

Le *Métis* annonce que le gouvernement fédéral a conclu des arrangements avec les compagnies américaines de chemin de fer pour Manitoba.

Les conditions sont très-avantageuses. On a réduit à \$17 le prix du passage de Détroit à Fort-Garry, ce qui constitue une réduction considérable.

Nos compatriotes des États-Unis qui désiraient émigrer à Manitoba pourraient s'adresser au Dr. Whiteford, de Détroit. Ce monsieur est agent d'émigration et fournira tous les renseignements nécessaires.

SEPTUOR ALBANI.—C'est le nom d'une Société ophéonique, fondée à St. Pierre, Rivière-du-Sud, le 22 novembre 1874. Le Septuor Albani a maintenant tous les éléments de la vitalité; c'est une société régulièrement organisée.

Les élections de 1874-75 ont donné le résultat suivant :

Président : Capt. A. C. P. R. Landry.
Vice-Président : H. Crépault, M. D.
Chef de Musique : Alf. Mignault, M. D.
Sec.-Trésorier : W. Guay, N. P.
Le Septuor complète son nombre par les noms qui suivent :

Capt. Elzéar Talbot, M. Cléophas Bélanger, M. W. Mercier.
Dans plusieurs circonstances déjà, le Septuor Albani a prêté son concours et a ajouté à l'éclat de nos fêtes religieuses.

Une fête magnifique aura lieu au collège de Ste. Thérèse, le 23 juin prochain, à l'occasion du 50ième anniversaire de la fondation de cette institution.

Voici la lettre d'invitation adressée par Mr. le Supérieur à tous les anciens élèves :

Séminaire de Ste. Thérèse, }
12 mai 1875. }

Monsieur,
J'ai l'honneur de vous informer que le Séminaire de Ste. Thérèse célébrera, le 23 juin prochain, le cinquantième anniversaire de sa fondation.

Nous avons pensé que les anciens élèves seraient heureux de prendre part à cette fête, comme nous serions heureux nous-mêmes de voir réunis, en une telle circonstance, tous les membres de la " Famille thérésienne."

C'est assez vous dire, Monsieur, que vous êtes spécialement invité à la fête du 23 juin, et que les portes de " l'Alma Mater " s'ouvriront aussi larges que possible pour vous recevoir avec vos anciens confères.

En vous souhaitant d'avance la bienvenue, je demeure bien sincèrement,
Monsieur,
Votre très-humble serviteur,
S. NANTÉL, Ptre. Supérieur.

Voici les noms des victimes de la désastreuse catastrophe survenue à Holyoke (Mass.) et dont nous avons donné les détails dans le numéro précédent :

LISTE DES MORTS.

Dame Abraham Forgue, 40 ans; Pauline Stay, 31; Olivier Emond, 55; Jacob Thériau, 51; Cora Forgue, fille d'Abraham, 11; Victoria Dérie, 11; Louis Desjardins, 36; Euphémie Favrault, 18; Benjamin Fortier, 20; Hermidas Paquin, 20; Eliza Fortier, 11; Delia Coache, 16; Dame Joseph Daignault, 32; Délila Laplante, 18; Angélique Frémont, 18; Hélène Blais, 20; Mathilde Daignault, 15; Azilda Desjardins, 18; Délila Bédard, Marie Laco-te, Alphonsine Moreau, Joséphine Viger, 40; Louise Payette, 17; Pierre Daignault, 11; Itha Meunier, organiste, 19; Marceline Dufresne, 17; Marie Pion, Fabien Moreau, 65; Joseph Chatel, 24; Céline Doucette, 45; Julie Girard, 16; Antoine Augé, 72; Tobie St. Pierre, 18; Odille Lachapelle, 16; Joseph Paquin, 11; Jean-Baptiste Langevin, 40; Justine Brisson, 20; Phébé Dupont, 15; Hermine Moïn, 12; Joseph Messier, Domitilde Desjardins, 55; Isaie Morin, 21; Marie Boisvert, 12; M. Louise Goyette, 50; Edmond Robert, fils de J.-Bte., 11; Marie Paré, 19; Rosalie Lagasse, 55; Délila Languedeau, 22; Azilda Lafance, 20; Edesse Larivière, 40; Prosper Pellerin, 25; Lucie Régner, Dame Victor Coté et deux de ses sœurs, les Delles Lacoste, Dame Calixte Larrivé, fille de Victor Morin, Dame Théophile Blanchard, Joséphine Paquin, 14; Philomène Hébert, Christine Dion, Dame Hamel et sa sœur, la fille de Alzène Villeneuve, Pierre Desjardins, 17; Ida Morin, fille de Prosper, 19; Louise Jetté, épouse de Paul Jetté, 31; Mathilda Desjardins, 45; Madame Bourgeois, Amina Morin, 12; Rosilda Lachapelle, Céline Laplante, fille de Bazil, 18; Alphonse Fortier, 11; Ada Lavigne, Ephémie Tétrault, 19.

Au nombre des victimes qui suivent, plusieurs sont mortellement brûlées, tandis que d'autres sont plus ou moins blessées :

Hermine Lapointe, Louise Terrière, Dlle Desjardins, Rosalie Davian, Louise Paquette, François Dérie, quatre membres de la famille légèrement brûlés et un manquant; Henriette Thimineur, Dame Pierre Chicoine, Marie Vachon, une jambe cassée; Alexis Forge, cruellement brûlée; les trois sœurs Hincks, Delle Philomène Grandcham, Delle Anna Lapointe, Marie Godin, Victoria Brisson, Lizzie Mercier, Louise Brun, Dame Bourdeau, Dame Laporte, Louise Brillant, Pierre Thimineur, Marie Lachance, François Bourdeau, bras cassé; Jean Benoit, Dame Sara Lachance, Dame Louis Doucett, Julie Robert, Delle Langlois, Cyrille Dufresne, frère du Rév. A. B. Dufresne, considérablement brûlé; Céline Doucette, Gaspard Potvin, Dame Sophie Hébert.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladies de bronches, maux de Gorge et Consommation, produisent toujours l'effet désiré.—Lafond et cie. 25 cents la boîte.

LES RICHESSES DE L'ANCIEN PÉROU (1)

L'histoire des *tapados*, ou trésors enfouis au moment de la conquête, formerait un curieux chapitre dans une relation générale des événements de cette époque. Peu de personnes, croyons-nous, ont une idée précise des monceaux d'or et d'argent qui foisonnaient dans le royaume des Incas. Le Pérou a passé en proverbe; sa tradition est restée comme *summum* de la richesse connue, tradition fondée presque exclusivement sur la rançon d'Atahualpa et les mines de Potosi. Il est certain que les galions de l'Amérique rendirent Philippe II le plus puissant monarque de l'Europe; Don Pablo de Laguna, président du conseil des Indes, put dire avec vérité « que tous les rois d'Espagne, depuis Pélasges, n'avaient pas, à eux tous, possédé autant d'argent que Philippe II à lui seul! »

Cependant, à notre avis, Philippe II n'a pas possédé la quarantième partie des richesses qui eussent rempli ses coffres, si la conquête eût été humaine, si la vie des Indiens eût été respectée par les aventuriers qui renversèrent les Incas.

Quelques mots d'explication sont nécessaires.

Le commerce était ignoré des Indiens. En effet, il eût été sans objet. La prévoyance des Incas avait créé des magasins de réserve dans chaque province, chaque district, chaque village. La masse des tributs se payant en journées de travail, sur des terres assignées à l'Inca, la récolte du monarque dépassait immensément les besoins de sa consommation et l'excédant se distribuait entre toutes les provinces, suivant leurs nécessités respectives. Ce qui avait lieu pour le maïs s'opérait pour les bestiaux et les matières à tisser, de sorte que, quelle que fût la pénurie, une répartition, faite avec une justice exemplaire, donnait l'abondance à la province frappée de stérilité comme à celle dont la moisson était exubérante. Au reste, ces cas étaient rares. Sous cette zone bénie, les pluies arrivent et disparaissent à des époques à peu près fixes, versant sur le sol, avec leurs torrents, des richesses de végétation. De plus, tout terrain irrigué est fertile. Les Incas, taillant le roc et comblant les vallées, avaient creusé sur le versant supérieur des montagnes des canaux d'arrosage dont plusieurs avaient plus de cent cinquante lieues de parcours. Ces canaux recueillaient les eaux perdues et fertilisaient tous les terrains inférieurs disposés en gradins au moyen de murailles qui divisaient les pentes rapides des collines abruptes en assises gigantesques jaunissant sous l'épi du maïs.

Ainsi donc les Indiens, pourvus de tout ce qui leur était nécessaire, ignorant le luxe qui leur était sévèrement défendu, n'ayant d'autre labour que celui de confier à la terre un grain qui se contoplait de lui-même, les Indiens, disons-nous, jouissaient d'immenses loisirs. L'or, l'argent, les pierres précieuses, n'avaient pour eux aucune valeur vénale puisque rien ne s'obtenait par échange; l'économie, cette impérieuse mais triste nécessité des peuples de l'Europe, n'avait pas même un équivalent dans leur langue, car, aux jours où le besoin se faisait sentir, les portes du *tampu* royal s'ouvraient pour en laisser sortir l'abondance. Leur richesse n'était point dans l'accumulation de trésors inutiles, leur prévoyance ne leur imposait aucun travail qui eût été incertain; les enfants héritaient du caciquat, des fonctions, des maisons, des champs, des professions de leurs pères; on était honoré, non pour sa naissance ou son emploi,

(1) Extrait d'un voyage inédit en Bolivie, par F. Clavairoz, consul général de France à Trieste.

mais pour sa vertu et pour la confiance que l'Inca faisait rayonner autour de sa personne. Chaque vieillard s'endormait dans la mort, sachant que ses fils auraient la même vie assurée et paisible et que l'Inca veillait sur eux tous!

Mais si les métaux n'avaient pas de prix au point de vue de l'usage, il en était autrement pour les croyances religieuses. L'or était la couleur du soleil; l'argent, celle de la lune, sœur du soleil; les pierres précieuses scintillaient comme les étoiles, servantes du soleil et de la lune!

En bâtissant leurs temples, les Incas, fils du soleil, avaient fait appel à la piété des Indiens. Pendant six siècles, tout un peuple de croyants s'éparpilla dans les ravins, fouilla avec ardeur les entrailles de la terre, fondit l'écorce plombifère de l'argent, consacrant joyeusement tous ses loisirs à ces précieuses recherches et déposant ses offrandes à chaque fête consacrée par ses rois! On comprend cet effort immense de toute une population enthousiaste de foi et d'amour, orgueilleuse de ses temples, de ses palais, de ses jardins.

Aussi le résultat fut-il incroyable.

Chaque année, un édifice nouveau s'élevait, lambrissé de planches d'or et d'argent, ayant aux portes et aux fenêtres des cadres de pierres précieuses. L'érection d'un temple du Soleil donnait aux habitants le titre de citoyens du Cozco. Chaque province conquise brigait cet honneur, comme jadis les cités du vieux monde ambitionnaient le droit de citoyen romain. L'orgueil, l'ambition, qui ne pouvaient exister pour les emplois, puisque tous étaient réservés à la famille royale ou conservés à celles des Caciques qui gouvernaient avant les Incas, cette émulation qui couve toujours au sein de l'homme, au lieu d'être inutilement les cœurs pour une prééminence individuelle, les passionnait collectivement pour l'ornementation des édifices sacrés. Chaque peuple conquis voulait égalier en amour, surpasser en éclat les nations déjà ralliées au grand empire: les temples surgissaient comme par enchantement, luttant de richesses et de magnificence.

Ces temples étaient immenses, composés non seulement des salles destinées aux sacrifices et à la manifestation du culte, mais encore de logements considérables pour le grand-prêtre et les sacrificateurs. Ces derniers devaient être bien nombreux, car Pedro de Cieza dit que les Indiens assignés pour le service du temple de Tampusampa dépassaient le chiffre de trente mille; plusieurs autres auteurs font des mentions analogues pour d'autres provinces.

Mais les Indiens ne se bornaient pas à lambrisser d'or ou d'argent les parois de leurs édifices. Des niches renfermaient les statues d'hommes et de femmes dans toutes les attitudes; toutes les plantes grimpanes, imitées en or et en argent, jaillissaient des murs recouverts d'or; tous les animaux qui rampent ou courent le long des murailles y étaient sculptés dans ces matières précieuses. Après l'ornementation venaient les meubles utiles: toute la vaisselle, tous les ustensiles, quels qu'ils fussent, les rayons pour les supporter étaient d'or et d'argent; ces deux métaux, seuls employés, resplendissaient partout où l'ouvrier pouvait atteindre.

A chaque temple était joint un jardin où l'art indien entremêlait, par une fantaisie bizarre, les produits de la nature et son ornementation favorite. Tout arbre, toute plante, toute fleur, quelle que fût leur dimension, étaient imités au naturel, en or et en argent; des hommes, des femmes, des animaux, des oiseaux, des reptiles, semblaient parcourir le jardin, y marcher, voler, ramper; des insectes de toute espèce, traités avec un rare fini, peuplaient

les arbres d'or et les fleurs de pierres précieuses. C'était une répétition parfaite de la nature végétale et animale, luttant avec elle par la beauté de la matière et la perfection du travail. D'immenses fontaines en or versaient dans des vasques d'or l'eau limpide amenée des hauteurs; les bains étaient en or, les conduits en or, tout était d'or et d'argent.

Mais ce n'était pas tout. A côté de chaque temple dédié au Soleil s'élevait un palais destiné à l'Inca, fils du Soleil, vénéré comme Dieu, chéri comme père. Les mêmes magnificences s'y déployaient, les mêmes richesses y étaient entassées, il n'y avait de différent que l'hôte qui l'habitait.

Puis, tout auprès du palais et comme corollaire obligé, on voyait les *casas de escogidas*. Une partie de ces élues, vouées à un célibat éternel, étaient les fiancées du Soleil, choisies parmi les plus belles de la race pure des Incas. Les autres, placées dans une maison séparée, étaient les vierges destinées à devenir les concubines du monarque; l'entrée de ce harem sacré était brigüée par tout ce que le caciquat avait de plus noble dans l'empire. Les *casas de escogidas* n'étaient pas lambrissées comme les temples et les palais de l'Inca, mais tout le service, tous les ustensiles étaient aussi d'or et d'argent, et comme chaque maison contenait de mille à quinze cents vierges, il est facile de supputer l'énorme quantité de métaux employés à cet effet.

Ainsi, partout où le sceptre de l'Inca s'étendait, partout où une nouvelle province se soumettait, se dressaient un temple du Soleil, un palais de l'Inca et deux maisons, l'une pour les fiancées du Soleil, l'autre pour celles du monarque, avec jardins, bains et toutes les splendeurs que nous venons de décrire. Or, Garcilaso, Gomara, Zarate et autres auteurs, affirment que les trésors recueillis au Cozco dépassèrent de beaucoup la rançon d'Atahualpa qui s'éleva à plus de 20 millions de francs. Les provinces conquises par les Incas, sans compter le Cozco, Quito, le Chili et Tucuman, sont au nombre de cent quatre-vingt-sept. Il est permis de croire que toutes ne possédèrent pas les monuments qui les rendaient les égales du Cozco; mais, en lisant les auteurs, on est frappé de la quantité qui furent fondés. Après une étude minutieuse, nous croyons être au-dessous de la vérité en présumant qu'au moins la moitié des provinces conquises avaient des temples, ce qui, sans y joindre le Cozco, Quito, Tucuman et le Chili, donnerait un capital de 1,990 millions!

RECETTES. — ECONOMIE DOMESTIQUE

Encre pour écrire sur le zinc en caractères durables.—On prend: sel amoniac en poudre une partie; ver-de-gris en poudre une partie; noir de fumée une demi-partie; eau 10 parties; on mêle les poudres dans un vase en porcelaine en y ajoutant une partie d'eau afin d'obtenir une pâte; on verse de l'eau en quantité convenable en continuant de mêler. Cette encre doit être agitée chaque fois qu'on veut s'en servir.

Fomentation aromatique contre l'enflure des jambes et des tumeurs œdémateuses.—Prenez: sommités de lavande, d'origan, d'absinthe, de thym, de sauge, d'hysope, de romarin, de chacune une demi-poignée; versez sur le tout deux litres environ d'eau bouillante, et laissez infuser pendant deux heures dans un vase couvert; ajoutez à l'infusion un demi-litre de vin rouge; bassinez ensuite la partie chaudement et appliquez-y le marc.

Ce remède se réitérera plusieurs jours de suite suivant le besoin.

Encre autographique.—Vous faites fondre ensemble, dans un vase placé sur le feu, 8 grammes de cire vierge et deux grammes de savon blanc et, avant que le mélange s'enflamme, vous y ajoutez 3 cuillerées à bouche de noir de fumée, en ayant soin de remuer avec une spatule; vous laissez brûler le tout pendant 30 secondes, vous ôtez de dessus le feu, vous éteignez la flamme, puis vous y ajoutez peu à peu 2 grammes de gomme laque en agitant toujours, vous remettez la composition sur le feu, jusqu'à ce qu'elle s'enflamme de nouveau; vous l'éteignez et la coulez dans des moules quand elle se sera un peu refroidie.

SEMAINE POLITIQUE

L'événement politique de la semaine, c'est l'élection par acclamation du représentant de la division de Bruce-Sud, M. Blake, ministre de la Justice.

Dans la province de Québec, l'approche des élections locales, les appréhensions ou la confiance qu'elles donnent aux deux partis, sont la préoccupation générale. Les candidats, nombreux dans la plupart des comtés, ont commencé la besogne électorale, et la semaine prochaine, nous pourrions donner les noms de tous ces combattants.

Inutile de mentionner la rencontre à Ste. Croix (Lottinière) de l'hon. M. de Boucherville et de M. Joly, chef de l'opposition.

Aux Etats-Unis, deux événements importants : la lettre relative au *third term*, que le Président vient d'adresser au général Whyte, qui présidait la récente convention républicaine en Pensylvanie, et la célébration du *Decoration Day*. Dans sa lettre, le Président exprime ses vœux avec franchise et une grande simplicité, et nous croyons que le peuple trouvera ses explications satisfaisantes.

Nous détachons de cette missive, qui fera époque, les quelques lignes ci-dessous :

La question du nombre des périodes présidentielles que l'on peut permettre à un seul homme de remplir ne peut être posée légitimement que sous la forme d'un projet d'amendement constitutionnel, sur lequel tous les partis politiques peuvent se prononcer, et qui fixerait le temps ou le nombre de périodes pour lequel un homme pourrait être élu président. Jusqu'à l'adoption d'un tel amendement, le peuple ne peut être limité dans son choix, si ce n'est comme il l'est maintenant par les conditions d'âge, de naissance, etc.

Il peut arriver, dans l'histoire future du pays, que le fait de changer l'Exécutif pour la seule raison qu'il a été huit ans en fonctions ait des conséquences funestes, peut-être même désastreuses. L'idée qu'un homme peut s'élire lui-même président, ou seulement poser sa candidature, est absurde. Supposer une pareille chose, c'est mettre en doute l'intelligence et le patriotisme du peuple. Tout homme peut ruiner les chances qu'il a d'être élu ; mais il n'est donné à personne d'imposer son élection ou seulement sa candidature.

En résumé, je ne suis pas et je n'ai jamais été candidat à la réélection. Je n'accepterais pas la candidature si elle m'était offerte, à moins que cela n'arrivât dans des circonstances qui m'en feraient un impérieux devoir, circonstances qui ne se présenteront probablement pas.

A propos du *Decoration Day* (anniversaire de l'hommage rendu aux soldats tombés pendant la guerre de la sécession), célébré samedi, le 29, dans plusieurs Etats, et qui l'a été lundi dans celui de New-York, le *Herald* fait les réflexions suivantes :

« Les tombeaux qui semblaient diviser le Nord et le Sud sont devenus comme le rendez-vous des anciens ennemis qui viennent y consommer leur réconciliation. Sans ces paisibles monticules, nous ne saurions pas combien la nation, naguère déchirée par la haine et la colère, est aujourd'hui cordialement unie.

« C'est une grande consolation de savoir que les plus tristes souvenirs légués par la guerre n'inspirent désormais à notre peuple que la paix et la fraternité. »

On ne peut, franchement, que s'associer à de semblables sentiments.

Dans le cours de cette même semaine, monseigneur Roncetti, amlégat du pape, accompagné du comte Marefoschi, de la garde pontificale, de M. Thomas Murphy, ancien collecteur des douanes à New-York, et de plusieurs ecclésiastiques, a rendu visite au président Grant ainsi qu'à tous les membres du Cabinet.

En France, le ministre de la guerre a demandé à l'Assemblée un crédit de cinquante et un millions de francs pour les travaux à faire aux fortifications et pour l'achat du matériel de guerre.

On prétend que ce nouveau crédit n'est

point du tout du goût de la Prusse, qui cependant ne peut trop rien dire.

La nouvelle commission des Trente s'est donné pour président M. de Lavergne, membre du centre-droit rallié à la République, ou plutôt chef d'un groupe auquel il a donné son nom, et qui, comme le groupe Wallon, a contribué à l'adoption des lois constitutionnelles du 25 février. M. de Lavergne a rempli des fonctions publiques sous Louis-Philippe et ne s'est jamais rallié à l'Empire.

Rien de changé à la situation des affaires en Espagne ; escarmouches continues, et dernièrement, mort d'un amiral alphonse tué par une bombe ennemie.

D'Angleterre, il ne nous arrive rien d'important. On avait parlé de la retraite de M. Disraeli, mais il n'en est plus question aujourd'hui. Ce dont on s'occupe, c'est de la traversée du capitaine Boynton, à qui la reine et le prince de Galles ont envoyé des dépêches de félicitation, et du départ des navires *Alert* et *Discovery*, de l'expédition arctique. Des milliers de curieux assistaient à leur départ, qui a suscité un vif enthousiasme et de bruyants hurrahs.

Le bruit court aussi que le préfet de la Seine ira prochainement à Londres pour rendre au lord-maire la visite que celui-ci a faite à Paris. On s'attend à de grandes fêtes.

Les principaux fonctionnaires municipaux d'Europe et d'Amérique seront invités à Londres à cette occasion.

A. ACHINTRE.

LE MOT DE L'ENIGME

« Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes, c'est une âme humaine. »

« The one thing worth showing to mankind is a human soul. »

(BROWNING.)

XXVII

(Suite)

Je la reconnus à l'instant, et il me sembla voir à travers son masque l'éclat sinistre de ses yeux bleus. Elle traversa le corridor et elle entra dans la salle où elle disparut. Alors il me prit de la tête aux pieds un affreux tremblement, ma vue se troubla, et je sentis que la force me manquait. J'eus la pensée que si je n'étais pas le masque qui me suffoquait, j'allais mourir à cette place, et cependant je comprenais encore qu'à tout prix il fallait le conserver. Je jetais autour de moi des regards désespérés, cherchant des yeux Stella, et oubliant que je n'étais plus reconnaissable pour elle, lors même qu'elle eût songé à me chercher si loin de la place où elle m'avait laissée. Quel supplice, grand Dieu ! Je n'avais plus ni force ni voix, je sentais mes genoux fléchir, lorsque, oh ! bonheur inespéré ! je vis passer devant moi Mario ! Le cri étouffé que je poussai expira sur mes lèvres et ne parvint pas à son oreille. Mais il vit mon mouvement, il sentit ma main s'appuyer sur son bras, et il s'arrêta. Il commençait à me dire les paroles d'usage en pareil cas ; mais comme je ne répondais pas, et que j'avais cependant recouvré, à sa vue, assez de force pour l'entraîner vers la porte, il suivit pendant quelques instants sans résistance l'impulsion que je lui donnais ; mais, au moment de sortir, il m'arrêta d'un air surpris et il me dit :

— Je suis prêt à te suivre où tu voudras, beau masque ; mais sais-tu toi-même où tu me conduis ?

Je ne pus qu'incliner la tête en signe d'affirmation, et il me laissa l'emporter jusque dans la rue. Dès que nous fûmes dehors, j'arrachai mon masque pour respirer, et j'eus alors la force de lui dire :

— C'est moi, Mario ! Aide-moi à quitter ce lieu maudit !

— Ginevra ! s'écria-t-il.

Il me fit faire quelques pas pour regarder mon visage à la lueur des torches allumées près de là. Il eut l'air épouvanté à ma vue. Mes traits étaient décomposés et couverts d'une pâleur livide.

— Ma sœur, reprit-il gravement, qu'est-il arrivé ? Comment es-tu seule en ce lieu à cette heure ? Où est Lorenzo ? Veux-tu que je le fasse appeler ?

— Non, non ! oh ! non ! m'écriai-je avec angoisse. Sur ton âme, Mario, tais-toi ! Aide-moi à partir, te dis-je. Je ne te demande que cela. Fais-le et ne m'interroge pas.

Son visage s'assombrit ; il prit mon bras en silence et me conduisit ainsi jusqu'au lieu où il avait laissé sa voiture. J'y montai, et j'allais partir sans dire un mot de plus, lorsque je me souvins de Stella.

J'hésitai cependant à la livrer aux mordantes critiques et peut-être même aux soupçons que je voyais déjà naître dans l'esprit ombrageux de mon frère. Aussi je lui dis d'une voix suppliante :

— Encore un service, Mario, que tu ne refuseras, j'en suis sûre, ni à ta sœur ni à aucune autre femme : je ne suis pas venue seule.

Sa physionomie prit, en entendant ces mots, une expression à laquelle je répondis par un sourire de dédain.

— Croiriez-vous, par hasard, mon frère, que, n'étant pas venue ici sous l'escorte de Lorenzo, j'ai accepté celle d'un autre ?

Je me tus un moment, à la fois irritée et impatientée ; enfin je lui dis :

— En vérité, Mario, s'il faut que tu le saches, c'est lui, c'est Lorenzo que je venais chercher. Je voulais faire une plaisanterie... l'intriguer... m'amuser un peu.

Je pense que mon sourire, en parlant ainsi, était effrayant, car mon frère me regardait avec inquiétude, et cependant mon explication semblait le satisfaire.

— Mais, poursuivis-je, j'ai été punie... terriblement punie... J'ai manqué mon but... et j'ai cru mourir dans cette foule.

Je ne pus en dire davantage : les larmes que je ne pouvais plus réprimer me couvraient la voix.

Mario se radoucit tout à fait.

XXIX

Huit jours après cette soirée, un changement, le plus imprévu de tous, était survenu dans tout l'ensemble de ma vie, un changement qui d'abord m'apporta tant de bien-être que je ne craignis pas de m'imaginer et de dire que, « dans l'heure où j'en éprouvais le besoin le plus extrême, le ciel m'avait envoyé un ami. »

Il faut avouer cependant que l'heure et le moment où j'avais vu reparaître soudainement devant moi Gilbert de Kergy n'étaient pas exactement de ceux où il pût m'être permis d'attendre en ma faveur une intervention extraordinaire de la Providence. Je dois même dire qu'à sa vue le premier sentiment que j'éprouvai, ce fut une confusion extrême de m'être montrée à ses yeux sous un aspect si différent de celui dont il avait gardé la mémoire, et en réalité si différent de celui qui était habituellement le mien. Cette confusion, ajoutée à la fatigue, au dégoût, à la réaction douloureuse qui devait inévitablement suivre le moment d'ivresse volontaire que je m'étais procuré, me ramena chez moi dans une disposition d'esprit absolument contraire à celle où je me trouvais en sortant. Je m'étais regardée dans la glace, avec une grande complaisance, deux heures auparavant ; maintenant, lorsque, dans cette même glace, je revis mon image toute resplendissante des bijoux et des fleurs dont j'étais parée, j'en détournai la vue avec déplaisir, et, si j'eusse été avertie en ce moment que je portais cette brillante parure pour la dernière fois, je ne sais si j'en aurais éprouvé le moindre regret.

J'étais à la hâte mes diamants et mes perles, je me débarrassai de ma robe de bal, et, lorsque enfin je me retrouvai seule et face à face avec les pensées que j'avais fait tant de vains efforts pour fuir, alors, pour la première fois depuis mon entrevue avec Lorenzo, un flot de larmes vint me soulager. Alors aussi la nature de la distraction que j'avais cherchée m'apparut dans toute sa futilité, et le souvenir de Gilbert vint ajouter à la honte que j'en ressentais en me retraçant son sourire et l'accent railleur de ses paroles. Ce n'était point ainsi qu'il m'avait parlé à Paris ; ce n'était point là ce langage grave et respectueux, cette expression, cette attitude si différente de celle de tout autre, dont j'avais été à la fois si touchée et si flattée. Ce contraste me faisait rougir, et il me tardait de le revoir, pour effacer le plus complètement possible cette dernière impression.

Il me tardait aussi de parler de Diane et de sa mère. En un mot, mille souvenirs, aussi étrangers que possible à ce qui m'entourait aujourd'hui, surgissaient dans ma pensée et m'entraînaient plus efficacement que toute autre distraction hors de la région de mes peines actuelles. Je m'en dormis plus calme que je n'aurais pu le prévoir à la fin de cette orageuse journée, et le lendemain, à mon réveil, le premier retour au sentiment de ma souffrance de

la veille fut accompagné de la pensée que, dans cette même journée, il m'était survenu un événement important et heureux qui servait quelque peu à alléger le poids du reste.

Gilbert m'avait demandé à quelle heure il pourrait me trouver, et je l'attendis à celle que je lui avais donnée. Je l'attendis avec joie et sans aucun embarras autre que celui dont je viens de parler, et qui tenait seulement au souvenir de la soirée de la veille. Il vint exactement, et, lorsqu'il m'eut regardée et que nous eûmes échangé quelques paroles, je m'aperçus bientôt qu'il redevenait le même qu'autrefois : cela me accommoda un peu avec moi-même. Nous parlâmes de Paris, de l'hôtel de Kergy, de mille autres choses encore, et, comme alors, sa conversation me rendit attentive, m'enleva au souvenir de mes peines et réveilla dans mon esprit, sur une foule de sujets, un intérêt étranger à moi-même et à celui qui me parlait.

Au moment de me quitter, il me dit en souriant avec quelque retour de l'ironie de la veille :

— J'imagine, madame, que, du moins tant que durera le carnaval, on ne peut plus se flatter de vous rencontrer chez vous ?

— Détrompez-vous, me hâtai-je de lui répondre en rougissant. Quoi que vous ayez pu en penser hier, je n'aime pas la danse ; je vais très rarement seule au bal, et il est certain que je n'y retournerai pas cette année. En tout, la soirée d'hier était pour moi une exception.

— En vérité ? me trouverez-vous trop hardi si je vous avoue que ce que vous me dites me fait plaisir ?

Il me dit ces mots d'un ton si franc et si naturel qu'ils me mirent à l'aise, et que je lui dis en riant :

— Vous aimiez mieux ma première manière ? Eh bien, je trouve que vous avez raison, et laissez-moi vous en assurer, c'est celle-là qui est la vraie.

Lorsqu'il me quitta, je lui dis à revoir, et depuis ce jour il ne s'en était plus, en effet, passé un seul où nous ne nous fussions revus. Mon habitude était, lorsque aucun engagement ne m'obligeait à sortir, de passer chez moi la soirée et d'y recevoir toujours un cercle, plus ou moins nombreux, d'amis qui avaient pris ainsi l'habitude de se réunir dans mon salon. Ces soirées n'étaient point interrompues pendant les absences de Lorenzo, seulement alors le nombre de ceux qui composaient ce petit cercle était le plus restreint. Stella, comme de raison, n'y manquait jamais : les autres habitués étaient ceux de nos amis qui, même pendant le carnaval, préféraient les réunions intimes au grand monde, aussi bien que quelques-uns des étrangers qui habitaient ou traversaient Naples.

Au premier étage, à droite et à gauche, deux longues terrasses latérales allaient rejoindre une troisième terrasse, plus vaste que les deux autres, qui occupait la largeur entière de la façade de notre maison. Cette terrasse surmontait un portique grec dont les colonnes entouraient une petite cour carrée, de forme pompéienne, sur laquelle donnaient toutes les fenêtres du rez-de-chaussée, et (sauf l'atelier de Lorenzo, qui s'y trouvait) toute cette partie de la maison était réservée pour les grandes fêtes, tandis que le premier étage était consacré aux réunions intimes. Nous nous tenions donc habituellement en haut, dans un salon qui donnait sur l'une des deux terrasses latérales, et, à dater du jour dont je parle, Gilbert fit régulièrement partie de la petite coterie qui s'y réunissait chaque soir. Son influence se fit promptement sentir, et il me fut encore une fois permis de dire, comme naguère à Paris, que l'atmosphère se transformait autour de moi, et, encore plus qu'alors, cette transformation me sembla bienfaisante. Cette influence de Gilbert, tous la ressentait plus ou moins, car il possédait le noble don d'élever l'esprit des autres au-dessus de leur niveau ordinaire et de leur communiquer l'intérêt qu'il ressentait pour les choses dont il parlait. Ce n'était point qu'il cherchât à mettre en avant les sujets dont il avait fait une étude spéciale, ni à émettre de ces opinions ou de ces théories qui surprennent d'abord, et fatiguent ensuite si fort l'esprit de ceux à qui on veut les imposer. Tout semblait, au contraire, l'intéresser, tout, hormis ce qui était vil, pervers ou absolument futile. Mais les sujets de cette sorte disparaissaient plutôt qu'ils n'étaient évités à dessein dans une conversation enjouée, naturelle, toujours élevée sans effort, et attrayante pour tous, bien que différente de celle de tout le monde.

On eut bien vite découvert que cet habitué de plus ajoutait singulièrement au charme de nos réunions quotidiennes, et que jamais l'invasion annuelle des étrangers ne nous avait été aussi favorable.

Stella, seule, devenait parfois pensive en l'écoutant, et un jour elle me dit "qu'elle n'avait jamais vu d'homme qui ressemblât à M. de Kergy."

Quant à moi, je sentais le bien-être que sa présence faisait régner autour de moi, et j'acceptais, sans l'analyser, cette jouissance qui venait si à propos me distraire du présent et renouvelait en même temps une impression du passé qui me semblait avoir été la meilleure de ma vie.

Le violent ressentiment qui gonflait mon cœur chaque fois que je pensais à l'absence de Lorenzo et à ce qui la motivait, ne cessait pas néanmoins de se faire sentir. Je comparais avec amertume le monde de trahison et de perfidie qu'il m'avait obligé à connaître, avec celui auquel appartenait Gilbert. Je me souvenais de mes espérances passées et de ma déception désormais irréparable, et ces pensées étaient jusqu'alors pour moi le seul danger des jours dont je parle.

Cependant, le carnaval était achevé, et personne ne s'était étonné que Lorenzo eût voulu y ajouter de plus le carnaval de Milan. Personne même ne semblait trouver extraordinaire qu'il eût accompagné jusque-là une belle dame qui s'y rendait sans escorte. Naples, je l'ai dit, n'était point un lieu où les médisances fussent promptement accueillies; personne n'y était même très-attentif aux faits et gestes d'autrui. On indiquait en portant la main au menton, ou bien par un simple mouvement des lèvres, qu'une chose ne vous regardait pas ou vous importait peu, plutôt que de se livrer aux conjectures et aux amplifications habituelles ailleurs. Mais cette charitable indifférence, qui ne tenait pas précisément à l'amour du prochain, allait parfois, il faut l'avouer, jusqu'à ne se scandaliser de rien.

Je m'aperçus donc bientôt que la véritable cause de l'absence de Lorenzo était à peu près connue de tout le monde; mais je vis, en même temps, que si sa conduite inspirait pour moi un intérêt et une compassion qui blessaient mon orgueil, elle n'excitait nullement contre lui l'indignation qui m'eût du moins quelque peu vengé de lui.

Mario, seul, avait l'air grave et soucieux; mais Lando, qui n'avait pas été lent à reconnaître la situation dans sa vérité, s'était borné à quelques réflexions comme il savait en faire, et qui eussent été des insultes si l'on ne s'accoutumait pas, avec lui, à regarder ses paroles comme dénuées de toute importance, et à ne jamais les prendre au sérieux.

Un soir, cependant, où par hasard il se trouvait près de moi dans mon salon, il me dit de son ton incorrigible:

— Si j'étais à votre place, je le punirais de la façon dont il le mérite, le cher Lorenzo, Malheureusement, vous n'êtes pas femme à cela, je le sais; mais, au surplus, tranquillisez-vous: je vous garantis que ce sera la belle Milanaise elle-même qui se chargera de vous venger.

Je ne répondis pas un mot à ce langage, qui blessait tout ce que j'avais d'honnêteté et de fierté dans l'âme, mais qui y versait en même temps contre Lorenzo des flots d'amertume et de mépris. Je me souvenais, en ce moment, du "redoutable serment" dont Livia me parlait naguère. Ne l'avait-il pas prêté comme moi, cet époux parjure? A quelle loi étais-je donc soumise dont lui-même se trouvait affranchi?

Je quittai brusquement Lando après qu'il m'eût dit ces paroles, et je sortis du salon où nous nous trouvions seuls par hasard. Le beau temps et quelque indication de feu au Vésuve avaient attiré, ce soir-là, toute la société sur la terrasse. Je prétendis aller la rejoindre, mais je n'en fis rien. Je cherchai, au contraire, une place à l'écart, où il me fût possible de jouir en silence de la beauté sereine et brillante du ciel, et j'allai m'asseoir sur un banc placé de manière à apercevoir, par-delà le jardin de notre maison et celui de la villa Reale, la mer et le contour lointain des montagnes.

C'était une de ces incomparables soirées du printemps où

... Tout ce qu'on entend, on voit et l'on respire

produit à la fois l'enchantement, l'attention et la mélancolie. J'avais jeté sur ma robe blanche un grand voile de dentelle noire qui me couvrait la tête aussi bien que les épaules, et, ainsi préservée de la fraîcheur à peine sensible de la nuit, je me laissai aller sans crainte à des impressions mélangées d'admiration, de tristesse, ainsi qu'à l'amertume et à la colère qui me remplissaient le cœur. Au loin, sur l'azur sombre et pur du ciel, s'élevait une lueur semblable à celle d'un incendie, dont l'éclat rougeâtre contrastait avec la lumière tremblante et argentée que la lune naissante jetait sur la mer. C'était un de ces réveils du Vésuve dont le spectacle

effrayant et magnifique est toujours accueilli à Naples avec un intérêt qui dépasse de beaucoup l'inquiétude que devraient faire naître les suites probables d'une éruption nouvelle.

Tous ceux qui se trouvaient chez moi ce jour-là étaient en ce moment à l'extrémité de la terrasse, d'où l'on apercevait le cratère embrasé. Mais je n'étais nullement tentée d'en faire autant, et je demeurai assise à la place que j'avais choisie, la tête levée, les yeux plongés dans ce bleu profond et mystérieux qui semble porter nos regards et notre pensée plus loin encore que les étoiles. Je ne sais combien de temps j'étais restée dans cette attitude, lorsque tout à coup je m'aperçus que Gilbert était revenu vers le côté de la terrasse où je me trouvais, et qu'il était maintenant debout devant moi.

— Peut-on s'asseoir près de vous, madame, me dit-il, ou bien aimez-vous mieux poursuivre en silence votre rêverie?

— Oh! non; restez. Causer vaut mieux pour moi que rêver.

— Et cependant, en vous regardant tout à l'heure, tandis que vous étiez absorbée, votre rêverie semblait bien belle, et j'aurais voulu la suivre.

MME. AUGUSTUS CRAVEN. (A continuer)

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

DÉCÈS

A Laprairie, le 31 du mois dernier, à l'âge de 63 ans, Monsieur Moïse Brossard, bourgeois. Citoyen distingué, chrétien fervent, ses belles qualités et ses nobles vertus le feront longtemps regretter de tous ceux qui l'ont connu.

DEMANDEZ le VINAIGRE de LEFEBVRE spécialement recommandé par la faculté médicale, comme exempt de toute adulation et supérieur à tout vinaigre importé. Vinaigrerie en Entrepôt de Montréal, 41, r. Bonsecours. 6-23-26-103

ACTE DE FAILLITE DE 1869.

Dans l'affaire de WILLIAM TATTERSALL, de la Cité de Montréal, Entrepreneur, FAILLI.

Je soussigné, DAVID J. CRAIG, de la Cité de Montréal, Syndic Officiel, ai été nommé Syndic dans cette affaire.

Les Créanciers sont requis de me présenter leurs réclamations d'ici à un mois, et notifiés de se réunir au No. 144, Rue Nazareth, MERCREDI, le septième jour de Juillet prochain, à onze heures de l'avant-midi, pour l'examen public du failli et l'arrangement des affaires de la succession en général.

DAVID J. CRAIG, Syndic Officiel.

Montréal, 31 Mai 1875 6-23-2-111

ACTE DE FAILLITE DE 1869.

Dans l'affaire de WILLIAM EVERETT CHESTER, de la Cité de Montréal, Entrepreneur, FAILLI.

Je soussigné, DAVID J. CRAIG, de la Cité de Montréal, Syndic Officiel, ai été nommé Syndic dans cette affaire.

Les Créanciers sont requis de me présenter leurs réclamations d'ici à un mois, et notifiés de se réunir à mon bureau, No. 11, Rue de l'Hôpital, MERCREDI, le septième jour de Juillet prochain, à trois heures de l'après-midi, pour l'examen public du failli et l'arrangement des affaires de la succession en général.

DAVID J. CRAIG, Syndic Officiel.

Montréal, 31 Mai 1875 6-23-2-110

"CARLE SANG, C'EST LA VIE."

CELEBRE PURIFICATEUR DU SANG DE CLARKE (Marque de Commerce:—"Blood Mixture.")

LE GRAND PURIFICATEUR ET RESTAURATEUR, nettoie et élimine du sang toutes les impuretés, et ne saurait être trop hautement recommandé.

C'est un remède infallible contre la Scrofule, le Scorbut, les maladies de la Peau, et les Plaies de toutes sortes. La guérison est permanente.

Il guérit les Vieilles Plaies les Plaies Ulcérées sur le Cou les Plaies Ulcérées sur les Jambes les Boutons Noirs sur la Figure les Scorbuts et ses suites les Ulcères cancéreux les maladies du Sang et de la Peau les Enflures Glandulaires Elimine du Sang toutes les matières impures quelle qu'en soit la cause.

Comme ce mélange est agréable au goût et exempt de toute matière injurieuse à la constitution la plus délicate de l'un ou de l'autre sexe, le Propriétaire conseille fortement aux malades d'en faire l'essai.

Des Milliers de Témoinages attestent de son efficacité. Vendu en Bouteilles à \$1.00, et en Caisses, contenant six fois la même quantité, pour \$4 chaque—ces dernières en contiennent une quantité suffisante pour opérer la guérison dans la plupart des cas invétérés. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS ET MARCHANDS DE MÉDECINES PATENTÉES de l'univers.

Soleil Propriétaire: F. J. CLARKE, Chimiste, APOTHECAIRES HALL, LINCOLN, ANGLETERRE. Agents en gros pour les Provinces de Québec et d'Ontario:

EVANS, MERON & Co., MONTREAL. Expédié par la malle sur réception d'un mandat de Poste. 6-23-52-114

COMPAGNIE D'ASSURANCE "LA ROYALE CANADIENNE." Capital. - - - - - \$6,000,000 Fonds Disponibles, au-delà de - - - - - \$1,031,000

DIRECTEURS:

J. F. SINCENNES, Vice-Président "La Banque du Peuple." W. F. KAY, Directeur "Banque des Marchands du Canada." JOHN OSTELL, Directeur "La Nouvelle Compagnie du Gaz." HORACE AYLWIN, Directeur "Banque de Toronto." ANDREW WILSON, Directeur "La Nouvelle Compagnie du Gaz" et "La Compagnie des Chars Urbains." ANDREW ROBERTSON, Vice-Président "Chambre de Commerce de Montréal et de la Chambre de Commerce de la Puissance." M. C. MULLARKY, Vice-Président "Le Crédit Foncier du Bas-Canada." DUNCAN MCINTYRE, de MM. McIntyre, French & Co., Négociants.

OFFICIERS:

Président: J. F. SINCENNES. Vice-Président: JOHN OSTELL. Gérant Général: ALFRED PERRY. Secrétaire: ARTHUR GAGNON. Gérant de la Marine: CHS. G. FORTIER.

Assure toute description de Risques contre le Feu, Cargaisons et Coques de la navigation intérieure; aussi Cargaisons océaniques et Frêts sur les steamers et vaisseaux à voile de première classe.

BUREAU PRINCIPAL: 160, RUE ST. JACQUES, MONTREAL. 5-46-52-1

LA BANQUE ST. JEAN-BAPTISTE.

CAPITAL AUTORISÉ, - \$2,000,000 CAPITAL EMIS, - - - \$1,000,000 R. A. R. HUBERT, Ecr.,

Président du Bureau de Direction Provisoire. Le Livre de Souscription au fonds social de cette Banque est actuellement ouvert dans l'ancienne bâtisse de la Banque des Marchands, coin nord-ouest de la Rue Notre-Dame et de la Place d'Armes. Le montant souscrit s'élève déjà à \$550,000. Les personnes qui désirent faire un placement sûr et avantageux et travailler en même temps à l'accroissement du commerce et de l'industrie, sont respectueusement priées de vouloir bien se hâter de souscrire, afin de permettre à cette institution de commencer ses opérations sous le plus court délai.

Bureau ouvert de 9 heures a.m. à 4 p.m.

J. B. LAFLEUR, Secrétaire. Montréal, 1er Juin 1875. 6-23-2-112

APPRENTIS DEMANDES.

On demande deux ou trois JEUNES GARÇONS respectables et bien recommandés, pour apprendre L'IMPRIMERIE, et un JEUNE HOMME capable de travailler les PRESSES GORDON. S'adresser au bureau de L'Opinion Publique, 319, Rue St. Antoine.

BUREAUX A LOUER.

Deux ou trois jolies CHAMBRES, coin des rues Craig et Bleury.

AUSSI un étage entier, commode et bien éclairé, très convenable pour une manufacture d'articles légers. S'adresser à G. B. BURLAND, 46, RUE ST. JEAN.

GRAVURES SUR ACIER.

Nous avons fait un tirage très soigné, sur papier à dessin, de quelques GRAVURES SUR ACIER publiées récemment dans L'OPINION PUBLIQUE. Nous continuerons la série, et petit à petit, nos abonnés pourront se former, à très-peu de frais, une belle collection de chefs-d'œuvre, soit pour encadrer, soit pour mettre en portefeuille. Nous annoncerons la série à mesure qu'elle se produira. Nous offrons maintenant:

MARGUERITE: par BERTRAND, sur papier 16 x 23

OPHÉLIE: par BERTRAND, sur papier 16 x 23 pour \$1.00 la paire.

LA BECQUÉE: par de JONGHE, sur papier 23 x 32, pour 75 centimes.

L'on recevra ces gravures, soigneusement enroulées sur un rouleau de bois et affranchies, par la poste, en retour du prix indiqué, qui devra accompagner la commande.

S'adresser à

LA COMPAGNIE BURLAND-DESBARATS, MONTREAL.

12 Chromos pour \$1. La meilleure chance jamais offerte aux agents. Nous expédions par la malle à n'importe quelle adresse, franc de port, 12 magnifiques Chromos à l'huile, dimensions: 9x11, montés, sur réception de \$1. Vous les recevrez \$3 dans une heure. Essayez une agence de Chromo, c'est la plus rémunérative. Tout le monde aime et achète des gravures. Nous avons du travail et de l'argent pour tous: hommes et femmes, garçons et filles, pour tout le jour ou pour les heures de loisir, le jour ou le soir, pour la maison ou le voyage. Envoyez \$1 dans une lettre. Les Chromos vous parviendront par la malle suivante. Ils se vendent à première vue.

ON DEMANDE des agents pour les meilleurs paquets de prix de l'univers. Chaque paquet contient 15 feuilles de papier, 15 enveloppes, plume, manège de plume, crayon, mesure d'une verge patentes, un lot de parafumerie et un joyau. Un paquet seul avec un prix élégant, par la poste affranchi, 25 centimes.

MEILLEURE Montre Imitation d'or, celle qui se vend la mieux du monde. Cette montre est d'argent pur plaqué en or par le meilleur procédé galvanique, monté sur diamants, avec second disque renforcé; balancier d'expansion; mouvements en nickel; couvert merveilleusement gravé; elle paraît aussi bien qu'une montre d'or qui aurait coûté \$60 ou \$100. Elle se vend ou se change facilement pour \$25 à \$60. Si vous voulez une montre pour vous-même ou pour faire de l'argent, essayez celle-ci. Prix: \$17 seulement. Nous envoyons cette montre C. O. D. sujette à l'approbation de l'acheteur, sur réception de \$2 accompagnant la commande; la balance de \$15 devra être payée à l'express si la montre vous convient. TOUS peuvent faire beaucoup d'argent en vendant nos marchandises. Nous avons beaucoup d'autres Nouveautés dont l'usage est aussi général que la farine. Envoyez un estampeur par notre catalogue illustré. Adresser: F. P. GLUCK, New Bedford, Mass. 6-20-52-106

APPRENTIS DEMANDÉS.

On demande deux ou trois JEUNES GARÇONS respectables et bien recommandés, pour apprendre la LITHOGRAPHIE. S'adresser au bureau de L'Opinion Publique, 319, Rue St. Antoine.

PRINTEMPS, 1875.

Le meilleur assortiment de POELES DE CUISINE AMERICAINES, GLACIERES SABOTIERES,

Escabeaux Brevetés, Ustensiles de Cuisine les plus nouveaux. Venant d'être reçus, le meilleur choix de

Corniches et Ornaments de Rideaux.

BAGUETTES D'ESCALIERS, etc., etc

L. J. A. SURVEYER, 6-19-52-105 524, Rue Craig, Montréal.

LE VIDO.

EAU DE BEAUTE, PRÉPARATION DE N. DUDEVOIR, AUX DAMES.

Pour l'usage de la toilette et pour perpétuer la fraîcheur d'un beau teint: sa propriété tempère la chaleur et la sécheresse de la peau, donne à ses fibres une vigueur et une élasticité charmante. C'est un préservatif et un remède contre le masque auquel les Dames sont sujettes.

Manière de s'en servir:—Pour les maladies de la peau, les Humeurs, les Eruptions, les Boutons, les Pustules, les Taches, les Clous, etc., la peau doit être bien lavée et tenue bien propre pendant que l'on fait usage de l'Eau pour le teint.

Le VIDO est une des plus belles découvertes pour embellir le teint. Par l'usage de cette Eau vous aurez toujours la peau du visage d'une éclatante blancheur.

Toute personne envoyant \$1.00 par 1. malle recevra une bouteille par la malle suivante.

Enregistré à Ottawa conformément à l'acte du Parlement, 4 février 1875.

Vendu chez le Dr. GAUTHIER, 6-17-52-160 190, Rue St. Laurent.

Librairie Ovide Fréchette, CAISSE D'ECONOMIE, RUE ST. JEAN, HAUTE-VILLE, QUEBEC.

On trouvera à cette Librairie le plus bel assortiment de livres de prières, dont la richesse et le fini ne laissent rien à désirer; livres de la meilleure Littérature tant Ancienne que Moderne; Articles de bureaux, Ornaments de Corniches et de Salons.

Chromos, Gravures Profanes et Religieuses par les meilleurs Artistes Français et Étrangers.

Toute commande pour importation laissée à cette Librairie sera exécutée sous le plus bref délai et à des conditions assez libérales pour défier toute compétition.

On reçoit chaque semaine à cette Librairie les principales nouveautés Parisiennes. 5-49-52-4

ON DEMANDE

Un AGENT actif et intelligent pour solliciter des Annonces pour L'OPINION PUBLIQUE. Ce Journal a trois fois la circulation de n'importe quel autre Journal français publié en Canada, et devrait obtenir une clientèle nombreuse parmi les marchands Anglais et Français. On exigera des références des personnes faisant application. L'Agent devra parler également bien l'Anglais et le Français, et pouvoir se présenter aux clients d'une manière convenable.

S'adresser à GEORGE E. DESBARATS, 319, RUE ST. ANTOINE.

UN ENTRE MILLE!

CONSOMPTION GUERIE.—Alors que la mort du pauvre CONSOMPTIF était attendue d'heure en heure, tous les remèdes étant restés sans résultat, le hasard fit trouver au Dr. H. James un remède au moyen duquel il guérit son unique enfant avec une préparation de Cannabis Indicum. Il donne aujourd'hui la recette de cette préparation moyennant deux estampilles, pour payer les frais de port. Il n'existe aucun symptôme de Consumption—Transpiration Nocturne, Irritation Nerveuse, Expectoration difficile, Douleurs Aiguës dans les Pouxons, Nausées de l'Estomac, Inaction des Intestins, Affaiblissement Musculaire—qu'elle ne détruise radicalement. Adressez: CRADDOCK & CO., 1032, Race St., Philadelphia, donnant le nom de ce journal.—6-11-13-93

L'Opinion Publique est imprimée et publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS (à responsabilité limitée), à ses bureaux, Nos 311 à 319, rue St. Antoine Montréal.